



REFLEXIONS SUR LA GRAMMAIRE, LA RHETORIQUE, LA POETIQUE ET L'HISTOIRE.

OU

MEMOIRE SUR LES TRAVAUX de l'Académie Françoise à M. DACIER, Secretaire perpetuel de l'Académie, & Garde des Livres du Cabinet du Roy.

Par feu M. DE FENELON, *Archevesque Duc de Cambray, l'un des Quarante de l'Académie.*



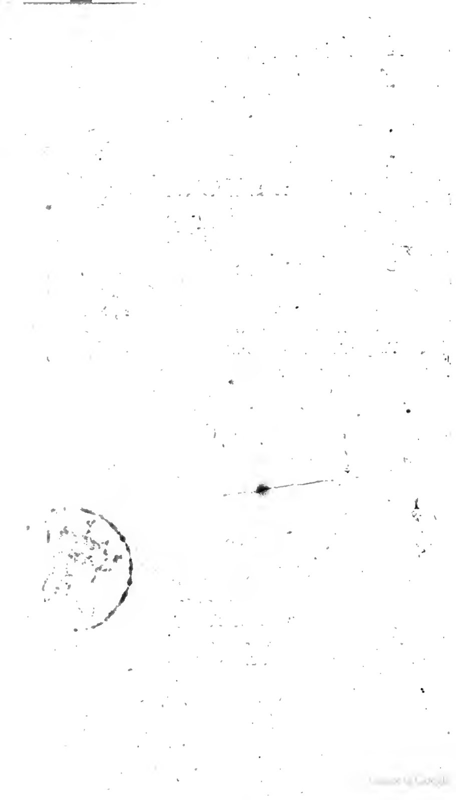
A PARIS,

Chez JEAN BAPTISTE COIGNARD, Imprimeur ordinaire du Roy, & de l'Académie Françoise, ruë S. Jacques, à la Bible d'or.

MDCCXVI.

AVEC PRIVILEGE DE SA MAJESTÉ.

71





REFLEXIONS SUR LA RHETORIQUE, ET SUR LA POETIQUE.

JE ſuis honteux, Monſieur, de vous devoir depuis ſi long-tems une réponſe ; mais ma mauvaiſe ſanté & mes embarras continuels ont cauſé ce retardement. Le choix, que l'Académie a fait de vôtre perſonne pour l'emploi de ſon

Secretaire perpetuel, eſt digne de la Compagnie, & promet beaucoup au Public pour les belles Lettres. J'avouë que la demande que vous me faites au nom d'un Corps, auquel je dois tant, m'embarraſſe un peu. Mais je vais parler au hazard, puiſqu'on l'exige. Je le ferai avec une grande défiance de mes penſées, & une ſincére déférence pour ceux qui daignent me conſulter.

I.

Projet d'achever le Dictionnaire.

Le Dictionnaire, auquel l'Académie travaille, merite ſans doute qu'on l'achéve. Il eſt vrai que l'uſage, qui change ſouvent pour les langues vivantes, pourra changer ce que ce Dictionnaire aura décidé,

Horat. *Art. Poët. verſ 69. & ſeq.*

Nedum ſermonum ſtet honos, & gratia vivax,
Multa renaſcentur, quæ jam cecidêre, cadentque,

Quæ nunc sunt in honore, vocabula, si volet usus,
Quem penes arbitrium est, & jus, & norma loquendi.

Mais ce Dictionnaire aura divers usages. Il servira aux Etrangers, qui sont curieux de nôtre langue, & qui lisent avec fruit les Livres excellents en plusieurs genres, qui ont été faits en France. D'ailleurs les François les plus polis peuvent avoir quelquefois besoin de recourir à ce Dictionnaire par raport à des termes, sur lesquels ils doutent. Enfin quand notre langue sera changée, il servira à faire entendre les Livres dignes de la postérité, qui sont écrits en notre temps. N'est-on pas obligé d'expliquer maintenant le langage de Villehardouin, & de Joinville? Nous serions ravis d'avoir des Dictionnaires Grecs & Latins

faits par les anciens mesmes. La perfection des Dictionnaires est mesme un point, où il faut avouër que les Modernes ont encheri sur les Anciens. Un jour on sentira la commodité d'avoir un Dictionnaire qui serve de Clef à tant de bons Livres. Le prix de cet Ouvrage ne peut manquer de croître, à mesure qu'il vieillira.

II.

Il seroit à desirer, ce me semble, qu'on joignît au Dictionnaire une Grammaire Françoise. Elle soulageroit beaucoup les Etrangers, que nos phrases irrégulieres embarrassent souvent. L'habitude de parler notre Langue nous empesche de sentir ce qui cause leur embarras. La plûpart même des François auroient quelquefois besoin de consulter cette régle. Ils n'ont appris leur Langue que par le seul usage,

& l'uſage a quelques defauts en tous lieux. Chaque Province a les ſiens; Paris n'en eſt pas exempt. La Cour même ſe reſſent un peu du langage de Paris, où les enfans de la plus haute condition ſont d'ordinaire élevez. Les perſonnes les plus polies ont de la peine à ſe corriger ſur certaines façons de parler, qu'elles ont priſes pendant leur enfance en Gaſcogne, en Normandie ou à Paris meſme par le commerce des domeſtiques.

Les Grecs & les Romains ne ſe contentoient pas d'avoir appris leur Langue naturelle par le ſimple uſage; ils l'étudioient dans un âge mur par la lecture des Grammairiens, pour remarquer les regles, les exceptions, les étymologies, les ſens figurez, l'artifice de toute la Langue, & ſes variations.

Un ſavant Grammairien court riſque de compoſer une Grammaire trop curieuſe, & trop remplie de préceptes. Il me ſemble qu il faut ſe borner à une methode courte & facile. Ne donnez d'abord que les regles les plus générales ; les exceptions viendront peu à peu. Le grand poinct eſt de mettre une perſonne le plûtôt qu'on peut dans l'application ſenſible des regles par un fréquent uſage. Enſuite cette perſonne prend plaiſir à remarquer le détail des regles, qu'elle a ſuivies d'abord, ſans y prendre garde.

Cette Grammaire ne pourroit pas fixer une Langue vivante ; mais elle diminueroit peut-eſtre les changements capricieux, par leſquels la mode régne ſur les termes, comme ſur les habits. Ces changements de pure fantai-

ſe peuvent embrouiller & altérer une Langue, au lieu de la perfectionner.

III.

OSERAI-JE hazarder ici par un excés de zéle, une propoſition, que je ſoûmets à une compagnie ſi éclairée? Noſtre Langue manque d'un grand nombre de mots & de phraſes. Il me ſemble meſme qu'on l'a génée & appauvrie depuis environ cent ans, en voulant la purifier. Il eſt vrai qu'elle étoit encore un peu informe, & trop *verbeuſe*. Mais le vieux Langage ſe fait regretter, quand nous le retrouvons dans Marot, dans Amiot, dans le Cardinal d'Oſſat, dans les Ouvrages les plus enjouez, & dans les plus ſérieux. Il avoit je ne ſai quoi de court, de naïf, de hardi, de vif & de paſſionné. On a retran-

ché, si je ne me trompe, plus de mots qu'on n'en a introduit. D'ailleurs je voudrois n'en perdre aucun, & en acquerir de nouveaux. Je voudrois autoriser tout terme, qui nous manque, & qui a un son doux, sans danger d'équivoque.

Quand on examine de prez la signification des termes, on remarque qu'il n'y en a presque point, qui soient entierement Synonymes entr'eux. On en trouve un grand nombre, qui ne peuvent désigner suffisamment un objet, à moins qu'on n'y ajouste un second mot. De là vient le fréquent usage des circonlocutions. Il faudroit abréger, en donnant un terme simple & propre pour exprimer chaque objet, chaque sentiment, chaque action. Je voudrois mesme plusieurs Synonymes pour un

ſeul objet. C'eſt le moyen d'éviter toute équivoque, de varier les phraſes, & de faciliter l'harmonie, en choiſiſſant celui de pluſieurs Synonymes, qui ſonneroit le mieux avec le reſte d'un diſcours.

Les Grecs avoient fait un grand nombre de mots compoſez, comme *Pantocrator*, *Glaucopis*, *Eucnemides &c.* Les latins, quoique moins libres en ce genre, avoient un peu imité les Grecs *Lanifica*, *Maleſuada*, *Pomifer &c.* Cette compoſition ſervoit à abréger, & à faciliter la magnificence des vers. De plus ils raſſembloient ſans ſcrupule pluſieurs dialectes dans le meſme Poëme, pour rendre la verſification plus variée, & plus facile.

Les Latins ont enrichi leur Langue des termes étrangers, qui manquoient chez eux. Par exem-

ple ils manquoient de termes propres pour la Philoſophie, qui commença ſi tard à Rome. En apprenant le Grec, ils en emprunterent les termes, pour raiſonner ſur les Sciences. Ciceron, quoique trés ſcrupuleux ſur la pureté de ſa Langue, employe librement les mots Grecs, dont il a beſoin. D'abord le mot Grec ne paſſoit que comme étranger; on demandoit permiſſion de s'en ſervir, puis la permiſſion ſe tournoit en poſſeſſion, & en droit.

J'entends dire que les Anglois ne ſe refuſent aucun des mots, qui leur ſont commodes. Ils les prennent par tout où ils les trouvent chez leurs voiſins. De telles uſurpations ſont permiſes. En ce genre tout devient commun par le ſeul uſage. Les paroles ne ſont que des ſons, dont on fait arbitrairement les ſignes de nos pen-

fées. Ces ſons n'ont en eux-meſmes aucun prix. Ils ſont autant au peuple qui les emprunte, qu'à celui qui les a prétez. Qu'importe qu'un mot ſoit né dans noſtre païs, ou qu'il nous vienne d'un païs étranger? la jalouſie ſeroit puérile, quand il ne s'agit que de la maniere de mouvoir ſes levres, & de frapper l'air.

D'ailleurs nous n'avons rien à menager ſur ce faux poinct d'honneur. Noſtre Langue n'eſt qu'un mélange de Grec, & de Latin, & de Tudeſque, avec quelques reſtes confus du Gaulois. Puiſque nous ne vivons que ſur ces emprunts, qui ſont devenus noſtre fonds propre, pourquoi aurions-nous une mauvaiſe honte ſur la liberté d'emprunter, par laquelle nous pouvons achever de nous enrichir? Prenons de tous coſtez tout ce qu'il nous faut, pour ren-

dre noſtre Langue plus claire, plus préciſe, plus courte, & plus harmonieuſe; Toute circonlocution affoiblit le diſcours.

Il eſt vrai qu'il faudroit que des perſonnes d'un gouſt & d'un diſcernement éprouvé, choiſiſſent les termes que nous devrions autoriſer. Les mots Latins paroîtroient les plus propres à eſtre choiſis. Les ſons en ſont doux. Ils tiennent à d'autres mots, qui ont déja pris racine dans noſtre fonds. L'oreille y eſt déjà accoûtumée. Ils n'ont plus qu'un pas à faire, pour entrer chez nous. Il faudroit leur donner une agréable terminaiſon; quand on abandonne au hazard ou au vulgaire ignorant, ou à la mode des femmes l'introduction des termes, il en vient pluſieurs, qui n'ont ni la clarté, ni la douceur, qu'il faudroit deſirer.

J'avouë que si nous jettions à la haste, & sans choix dans nostre Langue, un grand nombre de mots étrangers, nous ferions du François un amas grossier & informe des autres Langues d'un génie tout différent. C'est ainsi que les aliments trop peu digérez, mettent dans la masse du sang d'un homme des parties hétérogenes, qui l'altérent, au lieu de le conserver. Mais il faut se ressouvenir, que nous sortons à peine d'une barbarie aussi ancienne que nostre nation.

——Sed in longum tamen ævum
Manserunt, hodieque manent vestigia ruris.
Serus enim Græcis admovit acumina chartis &c.

Horat. Epist lib. II. Epist. 1. ver. 209. & seq.

On me dira peut-étre que l'Académie n'a pas le pouvoir de faire un édit avec une affiche, en faveur d'un terme nouveau;

le Public pourroit ſe révolter. Je n'ai pas oublié l'exemple de Tibere, maître redoutable de la vie des Romains, il parut ridicule en affectant de ſe rendre le maître du terme de *Monopolium*. Mais je crois que le Public ne manqueroit point de complaiſance pour l'Académie, quand elle le menageroit. Pourquoi ne viendrions-nous pas à bout de faire ce que les Anglois font tous les jours?

Un terme nous manque · nous en ſentons le beſoin. Choiſiſſez un ſon doux, & éloigné de toute équivoque, qui s'acommode à noſtre Langue & qui ſoit commode pour abréger le Diſcours. Chacun en ſent d'abord la commodité. Quatre ou cinq perſonnes le hazardent modeſtement en converſation familiere ; d'autres le répetent par le gouſt de la nou-

veauté; le voila à la mode. C'est ainsi qu'un sentier, qu'on ouvre dans un champ, devient bientost e chemin le plus battu, quand l'ancien chemin se trouve raboteux & moins court.

Il nous faudroit, outre les mots simples & nouveaux, des composez & des phrases, ou l'art de joindre les termes qu'on n'a pas coûtume de mettre ensemble fist une nouveauté gracieuse.

Dixeris egregie, notum si callida verbum
Reddiderit junctura novum. —— Horat. *Art. Poët. vers.* 47. *& seq.*

C'est ainsi qu'on a dit *velivolum* en un seul mot composé de deux, & en deux mots mis l'un auprez de l'autre, *remigium alarum; Lubricus aspici.* Mais il faut en çe poinct étre sobre & précautionné, *tenuis cautusque serendis.* *Ibid. vers.* 46.

Les nations qui vivent ſous un Ciel tempéré, gouſtent moins que les peuples des païs chauds les métaphores dures & hardies.

Noſtre Langue deviendroit bientoſt abondante, ſi les perſonnes qui ont la plus grande réputation de politeſſe, s'appliquoient à introduire les expreſſions ou ſimples, ou figurées, dont nous avons été privez juſqu'ici.

IV.

UNE excellente rhétorique ſeroit bien audeſſus d'une Grammaire, & de tous les travaux bornés à perfectionner une Langue. Celui qui entreprendroit cet Ouvrage y raſſembleroit tous les plus beaux préceptes d'Ariſtote, de Ciceron, de Quintilien, de Lucien, de Longin, & des autres célébres Auteurs. Leurs textes, qu'il citeroit, ſeroient les ornements du ſien. En ne prenant que

que la fleur de la plus pure antiquité, il feroit un Ouvrage court, exquis, & délicieux.

Je suis trés éloigné de vouloir préferer en géneral le génie des anciens Orateurs à celui des Modernes. Je suis trés persuadé de la verité d'une comparaison qu'on a faite. C'est que comme les Arbres ont aujourd'hui la mesme forme, & portent les mesme fruits qu'ils portoient il y a deux mille ans, les hommes produisent les mesmes pensées. Mais il y a deux choses que je prends la liberté de représenter. La premiere est que certains climats sont plus heureux que d'autres, pour certains talents, comme pour certains fruits. Par exemple le Languedoc & la Provence produisent des Raisins & des Figues d'un meilleur goust que la Normandie & que les Païs bas. De

mesme les Arcadiens étoient d'un naturel plus propre aux beaux Arts que les Scythes. Les Siciliens sont encore plus propres à la Musique que les Lapons. On voit mesme que les Athéniens avoient un esprit plus vif & plus subtil que les Béotiens. La seconde chose que je remarque, est que les Grecs avoient une espece de longue tradition, qui nous manque. Ils avoient plus de culture pour l'éloquence que nostre nation n'en peut avoir. Chez les Grecs tout dépendoit du peuple, & le peuple dépendoit de la parole. Dans leur forme de gouvernement, la fortune, la réputation, l'autorité étoient attachées à la persuasion de la multitude. Le peuple étoit entraîné par les rhéteurs artificieux & véhéments. La parole étoit le grand ressort en paix, & en guerre. De la

viennent tant de harangues, qui ſont rapportées dans les hiſtoires, & qui nous ſont preſque incroyables, tant elles ſont loin de nos mœurs. On voit dans Diodore de Sicile Nicolas & Gylippe, qui entraînent tour à tour les Syracuſains. L'un leur fait d'abord accorder la vie aux priſonniers Athéniens, & l'autre un moment aprez, les détermine à faire mourir ces meſmes priſonniers.

La parole n'a aucun pouvoir ſemblable chez nous. Les aſſemblées n'y ſont que des cérémonies & des ſpectacles. Il ne nous reſte guéres de monuments d'une forte éloquence ni de nos anciens Parlements, ni de nos Etats Généraux, ni de nos Aſſemblées de Notables. Tout ſe décide en ſecret dans le cabinet des Princes, ou dans quelque négociation particuliere. Ainſi noſtre

nation n'eſt point excitée à faire les meſmes efforts que les Grecs pour dominer par la parole. L'uſage public de l'éloquence eſt maintenant preſque borné aux Prédicateurs, & aux Avocats.

Nos Avocats n'ont pas autant d'ardeur pour gagner le procés de la rente d'un particulier, que les Rhéteurs de la Gréce avoient d'ambition pour s'emparer de l'autorité ſupréme dans une république. Un Avocat ne perd rien, & gagne meſme de l'argent, en perdant la cauſe qu'il plaide. Eſt-il jeune? Il ſe haſte de plaider avec un peu d'élegance, pour acquerir quelque réputation, & ſans avoir jamais étudié ni le fonds des Loix, ni les grands modelles de l'antiquité. A-t-il quelque réputation établie? il ceſſe de plaider, & ſe borne aux conſultations, où il s'enrichit,

Les Avocats les plus estimables sont ceux, qui exposent nettement les faits, qui remontent avec précision à un principe de droit, & qui répondent aux objections suivant ce principe. Mais où sont ceux qui possedent le grand art d'enlever la persuasion, & de remuer les cœurs de tout un peuple?

Oserai-je parler avec la mesme liberté sur les prédicateurs? Dieu sait combien je révere les Ministres de la parole de Dieu. Mais je ne blesse aucun d'entr'eux personnellement, en remarquant en géneral, qu'ils ne sont pas tous également humbles & détachez. De jeunes gens sans réputation se hastent de prescher. Le Public s'imagine voir qu'ils cherchent moins la gloire de Dieu que la leur, & qu'ils sont plus occupez de leur fortune, que du

salut des ames. Ils parlent en Orateurs brillants, plustost qu'en *Ministres d J. C.* & en *dispensateurs de ses mysteres.* Ce n'est point avec cette ostentation de paroles, que S. Pierre annonçoit Jesus crucifié, dans ces Sermons, qui convertissoient tant de milliers d'hommes.

De doctr. Christ. lib. IV. Veut-on apprendre de S. Augustin les régles d'une éloquence serieuse & efficace? Il distingue aprés Ciceron trois divers genres suivant lesquels on peut parler. Il faut, dit-il, parler d'une façon abaissée & familiere pour instruire, *Submissè.* Il faut parler d'une façon douce, gracieuse, & insinuante, pour faire aimer la verité, *Temperatè.* Il faut parler d'une façon grande & vehemente, quand on a besoin d'entraîner les hommes, & de les arracher à leurs passions, *Granditer.*

Il ajouste qu'on ne doit user des expressions, qui plaisent, qu'à cause qu'il y a peu d'hommes assez raisonnables, pour gouster une verité, qui est seche & nuë dans un discours. Pour le genre sublime & véhément, il ne veut point qu'il soit fleuri, *Non tam verborum ornatibus comtum est, quam violentum animi affectibus .... Fertur quippe impetu suo, & elocutionis pulchritudinem, si occurrerit, vi rerum rapit, non cura decoris assumit.* Un homme, dit encore ce Pere, *qui combat trés courageusement avec une épée enrichie d'or & de pierreries*, se sert de ces armes, *parcequ'elles sont propres au combat, sans penser à leur prix.* Il ajouste que Dieu avoit permis que S. Cyprien eust mis des ornements affectez dans sa Lettre à Donat, *afin que la posterité pust voir combien la pureté*

de la Doctrine Chrétienne l'avoit corrigé de cet excez, & l'avoit ramené à une éloquence plus grave & plus modeste. Mais rien n'est plus touchant que les deux Histoires que S. Aug. nous raconte, pour nous instruire de la maniere de prescher avec fruit.

Dans la premiere occasion il n'étoit encore que Prestre. Le S. Evesque Valere le faisoit parler, pour corriger le peuple d'Hippone de l'abus des festins trop libres dans les solemnitez. *Ep. xxix. ad Alyp.* Il prit en main le Livre des Ecritures. Il y lut les reproches les plus véhements. Il conjura ses auditeurs par *les opprobres, par les douleurs de J. C. par sa croix, par son sang*, de ne se perdre point eux-mesmes, *d'avoir pitié de celui qui leur parloit avec tant d'affection, & de se souvenir du vénérable vieillard Valere, qui l'avoit chargé*

chargé par tendresse pour eux, de leur annoncer la verité. Ce ne fut point, dit-il, *en pleurant sur eux, que je les fis pleurer; mais pendant que je parlois, leurs larmes prévinrent les miennes. J'avouë que je ne pûs point alors me retenir. Après que nous eûmes pleuré ensemble, je commençai à esperer fortement leur correction.* Dans la suite il abandonna le discours qu'il avoit preparé, parce qu'il ne lui paroissoit plus convenable à la disposition des esprits. Enfin il eut la consolation de voir ce Peuple docile & corrigé dés ce jour-là.

Voici l'autre occasion où ce Pere enleva les cœurs. Escoutons ses paroles. *Il faut bien se garder de croire qu'un homme a parlé d'une façon grande & sublime, quand on lui a donné de frequentes acclamations, & de grands applaudis-* *De doctr. Christ. lib IV.*

ſemens. Les jeux d'eſprit du plus bas genre, & les ornemens du genre temperé attirent de tels ſuccès. Mais le genre ſublime accable ſouvent par ſon poids, & ôte même la parole ; Il réduit aux larmes. Pendant que je tâchois de perſuader au Peuple de Ceſarée en Mauritanie, qu'il devoit abolir un combat des Citoyens, ... où les parens, les freres, les peres, & les enfans diviſez en deux partis combattoient en public pendant pluſieurs jours de ſuite en un certain temps de l'année, chacun s'efforçoit de tuer celui qu'il attaquoit. Je me ſervis, ſelon toute l'étenduë de mes forces, des plus grandes expreſſions, pour déraciner des cœurs & des mœurs de ce Peuple, une coûtume ſi cruelle & ſi inveterée. Je ne crus neanmoins avoir rien gagné, pendant que je n'entendis que leurs acclamations. Mais j'eſperai,

quand je les vis pleurer. Les acclamations montroient que je les avois instruits, & que mon discours leur faisoit plaisir. Mais leurs larmes marquérent qu'ils étoient changez. Quand je les vis coûler, je crus que cette horrible coûtume, qu'ils avoient reçuë de leurs Ancêtres, & qui les tyrannisoit depuis si long-temps, seroit abolie...... Il y a déja environ huit ans, ou même plus, que ce Peuple par la grace de J. C. n'a entrepris rien de semblable.

Si saint Augustin eût affoibli son discours par les ornemens affectez du genre fleuri, il ne seroit jamais parvenu à corriger les Peuples d'Hippone & de Cesarée.

Demosthene a suivi cette regle de la veritable éloquence. *O Atheniens*, disoit-il, *ne croïez pas que Philippe soit comme une Divi-* 1. Philip.

nité, à laquelle la Fortune ſoit attachée. Parmi les hommes, qui paroiſſent dévoüez à ſes interêts, il y en a qui le haïſſent, qui le craignent, qui en ſont envieux.... mais toutes ces choſes demeurent comme enſevelies par vôtre lenteur & vôtre negligence....... Voïez, ô Atheniens, en quel état vous êtes réduits. Ce méchant homme eſt parvenu juſqu'au point de ne vous laiſſer plus le choix entre la vigilance & l'inaction. Il vous menace; Il parle, dit-on, avec arrogance; Il ne peut plus ſe contenter de ce qu'il a conquis ſur vous; Il étend de plus en plus chaque jour ſes projets pour vous ſubjuguer; Il vous tend des piéges de tous les côtez, pendant que vous êtes ſans ceſſe en arriere, & ſans mouvement. Quand eſt-ce donc, ô Atheniens, que vous ferez ce qu'il faut faire? Quand eſt-ce que nous verrons

quelque chose de vous? Quand est-ce que la necessité vous y détermi-nera? Mais que faut-il croire de ce qui se fait actuellement? Ma pensée est qu'il n'y a pour des hommes libres aucune plus pressante necessité, que celle qui resulte de la honte d'avoir mal conduit ses propres affaires. Voulez-vous achever de perdre vôtre temps? Chacun ira-t-il encore çà & là dans la place publique, faisant cette question? N'y a-t-il aucune nouvelle? Eh que peut-il y avoir de plus nouveau, que de voir un homme de Macedoine, qui dompte les Atheniens, & qui gouverne toute la Grece? Philippe est mort, dit quelqu'un. Non, dit un autre, il n'est que malade. Eh que vous importe, puisque s'il n'étoit plus, vous vous feriez bientôt un autre Philippe? Voilà le bon sens qui parle sans autre ornement que sa force. Il

rend la verité sensible à tout le Peuple. Il le réveille, il le pique, il lui montre l'abîme ouvert. Tout est dit pour le salut commun. Aucun mot n'est pour l'Orateur. Tout instruit, & touche. Rien ne brille.

Il est vrai que les Romains suivirent assez tard l'exemple des Grecs pour cultiver les belles Lettres.

Horat. *Art. Poët. vers.* 323. *& seq.*

Graiis ingenium, Graiis dedit ore rotundo
Musa loqui, præter laudem nullius avaris.
Romàni pueri longis rationibus assem, &c.

Les Romains étoient occupez des Loix, de la Guerre, de l'Agriculture, & du Commerce d'argent. C'est ce qui faisoit dire à Virgile,

Æneid. VI. vers. 848.

Excudent alii spirantia mollius æra, &c.
. . . .
Tu regere imperio, &c.

Sallufte fait un beau portrait des mœurs de l'ancienne Rome, en avoüant qu'elle negligeoit les Lettres.

Prudentissimus quisque negotiosus maxime erat. Ingenium nemo sine corpore exercebat. Optimus quisque facere, quàm dicere, sua ab aliis benefacta laudari, quàm ipse aliorum narrare malebat. Belll. Catilin.

Il faut neanmoins avoüer, suivant le rapport de Tite-Live, que l'éloquence nerveuse & populaire étoit déja bien cultivée à Rome dés les tems de Manlius. Cet homme, qui avoit sauvé le Capitole contre les Gaulois, vouloit soûlever le Peuple contre le Gouvernement. *Quousque tandem*, dit-il, *ignorabitis vires vestras, quas natura ne belluas quidem ignorare voluit? Numerate saltem quot ipsi sitis. .....Tamen acrius crederem, vos pro libertate,* T. Liv. lib. vi. cap. 18.

quam illos pro dominatione certaturos...... quousque me circumspectabitis? Ego quidem nulli vestrum deero, &c. Ce puissant Orateur enlevoit tout le Peuple pour se procurer l'impunité, en tendant les mains vers le Capitole, qu'il avoit sauvé autrefois. On ne pût obtenir sa mort de la multitude, qu'en le menant dans un Bois sacré, d'où il ne pouvoit plus montrer le Capitole aux Ci-
Ibid.cap.10 toyens. *Apparuit Tribunis*, dit Tite-Live, *nisi oculos quoque hominum liberassent à tanti memoria decoris, numquam fore in praeoccupatis beneficio animis, vero crimini locum..... Ibi crimen valuit, &c.* Chacun sçait combien l'éloquence des Grecs causa de trouble. Celle de Catilina mit la Republique dans le plus grand péril. Mais cette éloquence ne tendoit qu'à persuader, & à

émouvoir les passions. Le bel esprit n'y étoit d'aucun usage. Un Déclamateur fleuri n'auroit eu aucune force dans les affaires.

Rien n'est plus simple que Brutus, quand il se rend superieur à Ciceron, jusqu'à le reprendre, & à le confondre. *Vous demandez,* lui dit-il, *la vie à Octave. Quelle mort seroit aussi funeste? Vous montrez par cette demande, que la tyrannie n'est pas détruite, & qu'on n'a fait que changer de tyran. Reconnoissez vos paroles. Niez, si vous l'osez, que cette priere ne convient qu'à un Roi, à qui elle est faite par un homme réduit à la servitude. Vous dites que vous ne lui demandés qu'une seule grace, savoir qu'il veüille bien sauver la vie des Citoyens, qui ont l'estime des honnêtes gens, & de tout le peuple Romain. Quoi donc, à moins qu'il ne le veüille, nous ne serons plus? Mais il vaut*

Apud Ciceronem libro Epist. ad Brutum, Epist. 15.

mieux n'être plus, que d'être par lui. Non je ne crois point que tous les Dieux ſoient déclarez contre le ſalut de Rome, juſqu'au point de vouloir qu'on demande à Octave la vie d'aucun citoyen, encore moins celle des liberateurs de l'Univers... O Ciceron vous avoüez qu'Octave a un tel pouvoir, & vous étes de de ſes amis! Mais ſi vous m'aimez, pouvez-vous deſiderer de me voir à Rome, lorſqu'il faudroit me recommander à cet enfant, afin que j'euſſe la permiſſion d'y aller? Quel eſt donc celui que vous remerciez de ce qu'il ſouffre que je vive encore? Faut-il regarder comme un bonheur, de ce qu'on demande cette grace à Octave plûtôt qu'à Antoine? ......C'eſt cette foibleſſe & ce deſeſpoir, que les autres ont à ſe reprocher comme vous, qui ont inſpiré à Ceſar l'ambition de ſe faire Roi..... Si nous nous ſouvenions que nous ſommes

Romains, ... ils n'auroient pas eu plus d'audace pour envahir la tyrannie, que nous de courage pour la repousser ..... O vangeur de tant de crimes, je crains que vous n'ayez fait que retarder un peu nôtre chute. Comment pouvez-vous voir ce que vous avez fait, &c?

Combien ce discours seroit-il énervé, indécent & avili, si on y mettoit des pointes & des jeux d'esprit? Faut-il que les hommes chargez de parler en Apôtres recueïllent avec tant d'affectation les fleurs que Demosthene, Manlius & Brutus ont foulées aux pieds? Faut-il croire que les Ministres Evangeliques sont moins sérieusement touchez du salut éternel des Peuples, que Demosthene ne l'étoit de la liberté de sa Patrie, que Manlius n'avoit d'ambition pour séduire la multitude, que Brutus n'avoit

de courage pour aimer mieux la mort qu'une vie duë au Tyran?

J'avouë que le genre fleuri a ses graces: mais elles sont déplacées dans les discours, où il ne s'agit point d'un jeu d'esprit plein de délicatesse, & où les grandes passions doivent parler. Le genre fleuri n'atteint jamais au sublime. Qu'est-ce que les Anciens auroient dit d'une Tragedie, où Hecube auroit déploré ses malheurs par des pointes? La vraïe douleur ne parle point ainsi. Que pourroit-on croire d'un Prédicateur, qui viendroit montrer aux pecheurs le jugement de Dieu pendant sur leur teste, & l'enfer ouvert sous leurs pieds, avec les jeux de mots les plus affectez?

Il y a une bienseance à garder pour les paroles, comme pour les habits. Une veuve desolée ne

porte point le deüil avec beaucoup de broderie, de frisure, & de rubans. Un Missionnaire Apostolique ne doit point faire de la parole de Dieu une parole vaine & pleine d'ornemens affectez. Les Payens même auroient été indignez de voir une Comédie si mal joüée.

Ut ridentibus arrident, ita flentibus adsunt
Humani vultus. Si vis me flere, dolendum est
Primum ipsi tibi. Tunc tua me infortunia lædent.
Telephe, vel Peleu, male si mandata loqueris,
Aut dormitabo, aut ridebo; tristia moestum
Vultum verba decent.

Horat. *Art. Poë.* v. 101. & *seq.*

Il ne faut pas faire à l'éloquence le tort de penser qu'elle n'est qu'un art frivole, dont un Déclamateur se sert pour imposer à la foible imagination de la multitude, & pour trafiquer de

la parole. C'eſt un Art tres-ſérieux, qui eſt deſtiné à inſtruire, à réprimer les paſſions, à corriger les mœurs, à ſoûtenir les Loix, à diriger les deliberations publiques, à rendre les hommes bons & heureux. Plus un Declamateur feroit d'efforts pour m'éblouïr par les preſtiges de ſon diſcours, plus je me révolterois contre ſa vanité. Son empreſſement pour faire admirer ſon eſprit, me paroîtroit le rendre indigne de toute admiration. Je cherche un homme ſérieux, qui me parle pour moi, & non pour lui, qui veüille mon ſalut, & non ſa vaine gloire. L'homme digne d'être écoûté, eſt celui qui ne ſe ſert de la parole que pour la penſée, & de la penſée que pour la verité & la vertu. Rien n'eſt plus mépriſable qu'un parleur de mêtier, qui fait de ſes paroles ce

qu'un Charlatan fait de ses remedes.

Je prends pour juges de cette question les Payens mêmes. Platon ne permet dans sa Republique aucune Musique avec les tons effeminez des Lydiens. Les Lacedemoniens excluoient de la leur tous les Instruments trop composez, qui pouvoient amollir les cœurs. L'harmonie, qui ne va qu'à flatter l'oreille, n'est qu'un amusement de gens foibles & oisifs; elle est indigne d'une Republique bien policée. Elle n'est bonne qu'autant que les sons y conviennent au sens des paroles, & que les paroles y inspirent des sentimens vertueux. La Peinture, la Sculpture, & les autres beaux Arts doivent avoir le même but. L'Eloquence doit, sans doute, entrer dans le même dessein. Le plaisir n'y doit être

mêlé, que pour faire le contrepoids des mauvaiſes paſſions, & pour rendre la vertu aimable.

Je voudrois qu'un Orateur ſe préparât long-tems en général, pour acquerir un fonds de connoiſſances, & pour ſe rendre capable de faire de bons ouvrages. Je voudrois que cette préparation générale le mît en état de ſe préparer moins pour chaque diſcours particulier. Je voudrois qu'il fut naturellement tres ſensé, & qu'il ramenât tout au bon ſens; qu'il fit de ſolides études, qu'il s'exerçât à raiſonner avec juſteſſe & exactitude, ſe défiant de toute ſubtilité. Je voudrois qu'il ſe défiât de ſon imagination, pour ne ſe laiſſer jamais dominer par elle, & qu'il fondât chaque diſcours ſur un principe indubitable, dont il tireroit les conſequences naturelles.

Scribendi

Scribendi rectè sapere est principium, & fons. Horat. *Art. Poët. vers.* 309. *& seq.*
Rem tibi Socraticæ poterunt ostendere chartæ,
Verbaque provisam rem non invita sequentur :
Qui didicit patriæ, quid debeat, & quid amicis, &c.

D'ordinaire un déclamateur fleuri ne connoît point les principes d'une saine Philosophie, ni ceux de la Doctrine évangelique pour perfectionner les mœurs.

Il ne veut que des phrases brillantes,& que des tours ingenieux. Ce qui lui manque le plus est le fonds des choses. Il sait parler avec grace sans savoir ce qu'il faut dire. Il énerve les plus grandes veritez par un tour vain & trop orné.

Au contraire, le veritable Orateur n'orne son discours que de veritez lumineuses, que de sentiments nobles, que d'expressions

fortes & proportionnées à ce qu'il tâche d'inspirer. Il pense, il sent, & la parole suit. *Il ne dépend point des paroles*, dit S. Augustin, *mais les paroles dépendent de lui*. Un homme qui a l'ame forte & grande, avec quelque facilité naturelle de parler, & un grand exercice, ne doit jamais craindre que les termes lui manquent. Ses moindres discours auront des traits originaux, que les déclamateurs fleuris ne pourront jamais imiter. Il n'est point esclave des mots. Il va droit à la verité. Il sait que la passion est comme l'ame de la parole. Il remonte d'abord au premier principe sur la matiere qu'il veut débroüiller. Il met ce principe dans son vrai point de vûë. Il le tourne & le retourne, pour y accoûtumer ses Auditeurs les moins pénétrans. Il descend jusqu'aux

De doctr. Christ. lib. IV.

dernieres conſequences par un enchainement court & ſenſible. Chaque verité eſt miſe en ſa place par rapport au tout. Elle prépare, elle amene, elle appuye une autre verité, qui à beſoin de ſon ſecours. Cet arrangement ſert à éviter les répetitions qu'on peut épargner au Lecteur. Mais il ne retranche aucune des répetitions, par leſquelles il eſt eſſentiel de ramener ſouvent l'auditeur au point, qui décide lui ſeul de tout. Il faut lui montrer ſouvent la concluſion dans le principe. De ce principe comme du centre ſe répand la lumiere ſur toutes les parties de cet Ouvrage, de même qu'un Peintre place dans ſon tableau le jour, en ſorte que d'un ſeul endroit il diſtribuë à chaque objet ſon degré de lumiere. Tout le diſcours eſt un. Il ſe réduit à une ſeule propoſition miſe au plus

grand jour, par des tours variez. Cette unité de dessein fait qu'on voit d'un seul coup d'œil l'ouvrage entier, comme on voit de la place publique d'une ville toutes les rues & toutes les portes, quand toutes les rues sont droites, égales & en symmétrie. Le discours est la proposition développée. La proposition est le discours en abregé.

Horat. Art. Poët. v. 23.

Denique sit quodvis simplex dumtaxat & unum.

Quiconque ne sent pas la beauté & la force de cette unité & de cet ordre, n'a encore rien vû au grand jour. Il n'a veu que des ombres dans la caverne de Platon. Que diroit-on d'un Architecte, qui ne sentiroit aucune difference entre un grand Palais, dont tous les bâtimens seroient proportionnez, pour former un tout dans le mesme dessein, & un amas confus de petits édifices, qui

ne feroient point un vrai tout, quoi qu'ils fussent les uns auprés des autres ? Quelle comparaison entre le Colisée, & une multitude confuse de maisons irrégulieres d'une ville ? Un ouvrage n'a une veritable unité, que quand on ne peut en rien ôter, sans couper dans le vif.

Il n'a un veritable ordre, que quand on ne peut en déplacer aucune partie, sans affoiblir, sans obscurcir, sans déranger le tout. C'est ce qu'Horace explique parfaitement.

nec lucidus ordo : *Art. Poët. vers. 41. & seq.*
Ordinis hæc virtus erit, & venus, aut ego fallor,
Ut jam nunc dicat, jam nunc debentia dici
Pleraque differat, & præsens in tempus omittat.

Tout Auteur, qui ne donne point cet ordre à son discours, ne possede pas assez sa matiere. Il

n'a qu'un goût imparfait, & qu'un demi genie. L'ordre est ce qu'il y a de plus rare dans les operations de l'esprit. Quand l'ordre, la justesse, la force & la vehemence se trouvent réunis, le discours est parfait. Mais il faut avoir tout vu, tout penetré, & tout embrassé pour sçavoir la place précise de chaque mot. C'est ce qu'un Déclamateur livré à son imagination, & sans science ne peut discerner.

Isocrate est doux, insinuant, plein d'élegance. Mais peut-on le comparer à Homere? Allons plus loin. Je ne crains pas de dire que Demosthene me paroît superieur à Ciceron. Je proteste que personne n'admire Ciceron plus que je fais. Il embellit tout ce qu'il touche. Il fait honneur à la parole. Il fait des mots ce qu'un autre n'en sçauroit faire.

Il a je ne ſçai combien de ſortes d'eſprit. Il eſt meſme court & vehement toutes les fois qu'il veut l'eſtre, contre Catilina, contre Verrés, contre Antoine; mais on remarque quelque parure dans ſon diſcours. L'art y eſt merveilleux; mais on l'entrevoit. L'Orateur, en penſant au ſalut de la Republique, ne s'oublie pas, & ne ſe laiſſe point oublier. Demoſthene paroît ſortir de ſoi, & ne voir que la Patrie. Il ne cherche point le beau; il le fait ſans y penſer. Il eſt au deſſus de l'admiration. Il ſe ſert de la parole, comme un homme modeſte de ſon habit pour ſe couvrir. Il tonne, il foudroye. C'eſt un torrent qui entraîne tout. On ne peut le critiquer, parce qu'on eſt ſaiſi. On penſe aux choſes qu'il dit, & non à ſes paroles. On le perd de vûë. On n'eſt occupé que

de Philippe, qui envahit tout. Je ſuis charmé de ces deux Orateurs. Mais j'avouë que je ſuis moins touché de l'art infini, & de la magnifique éloquence de Ciceron, que de la rapide ſimplicité de Demoſthene.

L'Art ſe décrédite lui-même; Il ſe trahit en ſe montrant. *Iſocrate*, dit Longin, *eſt tombé ..... dans une faute de petit écolier, & voici par où il débutte.* " *Puiſque*
Subl. ch. 31
" *le diſcours a naturellement la vertu de rendre les choſes grandes, petites; & les petites grandes; qu'il ſait donner les graces de la nouveauté aux choſes les plus vieilles, & qu'il fait paroître vieilles celles qui ſont nouvellement faites. Eſt-ce ainſi, dira quelqu'un, ô Iſocrate, que vous allez changer toutes choſes à l'égard des Lacedémoniens & des Atheniens? En faiſant de cette ſorte l'éloge du diſcours, il fait proprement*

proprement un exorde, pour avertir ses Auditeurs de ne rien croire de ce qu'il va dire. En effet, c'est déclarer au monde que les Orateurs ne sont que des Sophistes, tels que le Gorgias de Platon, & que les autres Rhéteurs de la Grece, qui abusoient de la parole, pour imposer au peuple.

Si l'éloquence demande que l'Orateur soit homme de bien, & cru tel, pour toutes les affaires les plus profanes, à combien plus forte raison doit-on croire ces paroles de saint Augustin sur les hommes, qui ne doivent parler qu'en Apostres? *Celui là parle avec sublimité, dont la vie ne peut être exposée à aucun mépris.* Que peut-on esperer des discours d'un jeune homme, sans fonds d'étude, sans expérience, sans réputation acquise, qui se jouë de la parole, & qui veut peut-estre fai-

re fortune dans le miniſtere où il s'agit d'eſtre pauvre avec JESUS-CHRIST, de porter la Croix avec lui, en ſe renonçant, & de vaincre les paſſions des hommes pour les convertir?

Je ne puis me reſoudre à finir cet article, ſans dire un mot de l'éloquence des Peres. Certaines perſonnes éclairées ne leur font pas une exacte juſtice. On en juge par quelque metaphore dure de Tertullien, par quelque periode enflée de S. Cyprien, par quelque endroit obſcur de ſaint Ambroiſe, par quelque antitheſe ſubtile & rimée de S. Auguſtin, par quelque jeu de mots de ſaint Pierre Chryſologue. Mais il faut avoir égard au goût dépravé des temps où les Peres ont vêcu. Le goût commençoit à ſe gâter à Rome peu de temps aprés celui d'Auguſte. Juvenal a moins de

délicatesse qu'Horace ; Seneque le tragique, & Lucain, ont une enflure choquante. Rome tomboit. Les Etudes d'Athenes même étoient déchuës, quand saint Basile & saint Gregoire de Nazianze y allerent. Les rafinemens d'esprit avoient prévalu. Les Peres instruits par les mauvais Rhéteurs de leur temps étoient entraînez dans le préjugé universel. C'est à quoi les Sages mêmes ne resistent presque jamais. On ne croyoit pas qu'il fût permis de parler d'une façon simple & naturelle. Le monde étoit, pour la parole, dans l'état où il seroit pour les habits si personne n'osoit paroître vêtu d'une belle étoffe, sans la charger de la plus épaisse broderie. Suivant cette mode, il ne falloit point parler ; il falloit déclamer. Mais si on veut avoir la patience d'exami-

ner les Ecrits des Peres, on y verra des choses d'un grand prix. Saint Cyprien a une magnanimité, & une vehemence, qui ressemble à celle de Demosthene. On trouve dans S. Chrysostome un jugement exquis, des images nobles, une morale sensible & aimable. S. Augustin est tout ensemble sublime & populaire; Il remonte aux plus hauts principes par les tours les plus familiers; Il interroge; Il se fait interroger; Il répond. C'est une conversation entre lui, & son Auditeur. Les comparaisons viennent à propos dissiper tous les doutes. Nous l'avons vû descendre jusqu'aux dernieres grossieretez de la populace pour la redresser. S. Bernard a été un prodige dans un siecle barbare. On trouve en lui de la délicatesse, de l'élevation, du tour, de

la tendresse, & de la vehemence. On est étonné de tout ce qu'il y a de beau & de grand dans les Peres, quand on connoît les siecles où ils ont écrit. On pardonne à Montagne des expressions Gasconnes, & à Marot un vieux langage ; pourquoi ne veut-on point passer aux Peres l'enflure de leur temps, avec laquelle on trouveroit des veritez précieuses & exprimées par les traits les plus forts ?

Mais il ne m'appartient pas de faire ici l'ouvrage, qui est reservé à quelque sçavante main. Il me suffit de proposer en gros ce qu'on peut attendre de l'Auteur d'une excellente Rhetorique. Il peut embellir son ouvrage, en imitant Ciceron par le mélange des exemples avec les préceptes. *Les hommes qui ont un genie penetrant & rapide*, dit

S. Augustin, *profitent plus facilement dans l'eloquence, en lisant les discours des hommes éloquents, qu'en étudiant les préceptes mêmes de l'art.* On pourroit faire une agréable peinture des divers caracteres des Orateurs, de leurs mœurs, de leurs goûts, & de leurs maximes. Il faudroit même les comparer ensemble, pour donner au Lecteur dequoi juger du degré d'excellence de chacun d'entr'eux.

V.

Projet de Poëtique.

Une Poëtique ne me paroîtroit pas moins à desirer qu'une Rhetorique. La Poësie est plus sérieuse & plus utile que le vulgaire ne le croit. La Religion a consacré la Poësie à son usage dez l'origine du genre humain. Avant que les hommes eussent un texte d'Ecriture divine, les

ſacrez Cantiques, qu'ils ſçavoient par cœur, conſervoient la memoire de l'origine du monde, & la tradition des merveilles de Dieu. Rien n'égale la magnificence & le tranſport des Cantiques de Moyſe. Le Livre de Job eſt un Poëme plein des figures les plus hardies & les plus majeſtueuſes. Le Cantique des Cantiques exprime avec grace & tendreſſe l'union myſterieuſe de Dieu époux avec l'ame de l'homme, qui devient ſon épouſe. Les Pſeaumes feront l'admiration & la conſolation de tous les ſiecles & de tous les Peuples, où le vrai Dieu ſera connu & ſenti. Toute l'Ecriture eſt pleine de Poëſie dans les endroits même où l'on ne trouve aucune trace de verſification.

D'ailleurs la Poëſie a donné au monde les premieres Loix.

C'eſt-elle qui a adouci les hommes farouches & ſauvages, qui les a raſſemblez des forêts où ils étoient épars & errants, qui les a policez, qui a reglé les mœurs, qui a formé les familles & les nations, qui a fait ſentir les douceurs de la ſocieté, qui a rappellé l'uſage de la raiſon, cultivé la vertu, & inventé les beaux Arts. C'eſt elle qui a élevé les courages pour la guerre, & qui les a moderez pour la paix.

Horat. *Art. Poët. verſ. 389. & ſeq.*

Silveſtres homines ſacer, interpreſque Deorum,
Cædibus & victu fœdo deterruit Orpheus,
Dictus ob hoc lenire tygres, rabidoſque Leones,
Dictus & Amphion Thebanæ conditor arcis,
Saxa movere ſonò teſtudinis, & prece blanda,
Ducere quo vellet: fuit hæc ſapientia quondam
&c.

Sic honor, & nomen divinis vatibus, atque
Carminibus venit. Post hos insignis Homerus
Tyrtæusque mares animos in Martia bella
Versibus exacuit.

La parole animée par les vives images, par les grandes figures, par le transport des passions, & par le charme de l'harmonie fut nommée le langage des Dieux. Les Peuples les plus barbares mêmes n'y ont pas été insensibles. Autant qu'on doit mépriser les mauvais Poëtes, autant doit-on admirer & cherir un grand Poëte, qui ne fait point de la Poësie un jeu d'esprit, pour s'attirer une vaine gloire, mais qui l'employe à transporter les hommes en faveur de la sagesse, de la vertu, & de la Religion.

Me sera-t-il permis de representer ici ma peine, sur ce que la

perfection de la verſification Françoiſe me paroît preſque impoſſible ? Ce qui me confirme dans cette penſée, eſt de voir que nos plus grands Poëtes ont fait beaucoup de Vers foibles. Perſonne n'en a fait de plus beaux que Malherbe. Combien en a-t-il fait, qui ne ſont gueres dignes de lui ? Ceux mêmes d'entre nos Poëtes les plus eſtimables, qui ont eu le moins d'inégalité, en ont fait aſſez ſouvent de raboteux, d'obſcurs, & de languiſſans. Ils ont voulu donner à leur pensée un tour délicat, & il la faut chercher. Ils ſont pleins d'épithétes forcées, pour attraper la rime. En retranchant certains Vers, on ne retrancheroit aucune beauté. C'eſt ce qu'on remarqueroit ſans peine, ſi on examinoit chacun de leurs Vers en toute rigueur.

Nôtre versification perd plus, si je ne me trompe, qu'elle ne gagne par les rimes. Elle perd beaucoup de varieté, de facilité, & d'harmonie. Souvent la rime, qu'un Poëte va chercher bien loin, le réduit à allonger, & à faire languir son discours. Il lui faut deux ou trois Vers-postiches, pour en amener un dont il a besoin. On est scrupuleux pour n'employer que des rimes riches, & on ne l'est ni sur le fonds des pensées & des sentimens, ni sur la clarté des termes, ni sur les tours naturels, ni sur la noblesse des expressions. La rime ne nous donne que l'uniformité des finales, qui est ennuyeuse, & qu'on évite dans la prose, tant elle est loin de flatter l'oreille. Cette repetition de syllabes finales lasse même dans les grands Vers heroïques, où deux masculins sont

toûjours ſuivis de deux feminins.

Il eſt vrai qu'on trouve plus d'harmonie dans les Odes & dans les Stances, où les rimes entrelaſſées ont plus de cadence & de varieté. Mais les grands Vers heroïques, qui demanderoient le ſon le plus doux, le plus varié, & le plus majeſtueux, ſont ſouvent ceux qui ont le moins cette perfection.

Les Vers irréguliers ont le méme entrelaſſement de rimes que les Odes. De plus leur inegalité ſans regle uniforme, donne la liberté de varier leur meſure & leur cadence, ſuivant qu'on veut s'élever ou ſe rabaiſſer. M. de la Fontaine en a fait un tresbon uſage.

Je n'ai garde neanmoins de vouloir abolir les rimes. Sans elles nôtre verſification tomberoit

Nous n'avons point dans nôtre Langue cette diversité de bréves & de longues, qui faisoit dans le Grec & dans le Latin la regle des pieds, & la mesure des vers. Mais je croirois qu'il seroit à propos de mettre nos Poëtes un peu plus au large sur les rimes, pour leur donner le moyen d'être plus exacts sur le sens & sur l'harmonie. En relachant un peu sur la rime, on rendroit la raison plus parfaite. On viseroit avec plus de facilité au beau, au grand, au simple, au facile. On épargneroit aux plus grands Poëtes des tours forcez, des épithetes confuës, des pensées qui ne se presentent pas d'abord assez clairement à l'esprit.

L'exemple des Grecs & des Latins peut nous encourager à prendre cette liberté. Leur versification étoit sans comparaison

moins gênante que la nôtre. La rime est plus difficile elle seule que toutes leurs regles ensemble. Les Grecs avoient neanmoins recours aux divers dialectes. De plus les uns & les autres avoient des syllabes superfluës, qu'ils ajoûtoient librement, pour remplir leurs Vers. Horace se donne de grandes commoditez pour la versification dans ses Satyres, dans ses Epîtres, & même en quelques Odes. Pourquoi ne chercherions-nous pas de semblables soulagements, nous dont la versification est si gênante, & si capable d'amortir le feu d'un bon Poëte ?

La severité de nôtre Langue contre presque toutes les inversions de phrases augmente encore infiniment la difficulté de faire des Vers François. On s'est mis à pure perte dans une espece

de torture pour faire un ouvrage. Nous ferions tentez de croire qu'on a cherché le difficile, plûtoſt que le beau. Chez nous un Poëte à autant beſoin de penſer à l'arrangement d'une ſyllabe, qu'aux plus grands ſentiments, qu'aux plus vives peintures, qu'aux traits les plus hardis. Au contraire les anciens facilitoient par des inverſions fréquentes, les belles cadences, la varieté, & les expreſſions paſſionnées. Les inverſions ſe tournoient en grande figure, & tenoient l'eſprit ſuſpendu dans l'attente du merveilleux. C'eſt ce qu'on voit dans ce commencement d'éclogue.

Paſtorum muſam Damonis & Alpheſibœi
Immemor herbarum, quos eſt mirata juvenca
Certantes, quorum ſtupefactæ carmine Lynces,

Virgil, *Eclog.* 8. v. 1. & *ſeq.*

Et mutata suos requierunt flumina cursus,
Damonis musam dicemus, & Alphesibœi.

Otez cette inversion, & mettez ces paroles dans un arrangement de Grammairien, qui suit la construction de la phrase, vous leur ôterez leur mouvement, leur majesté, leur grace, & leur harmonie. C'est cette suspension qui saisit le Lecteur. Combien nôtre Langue est-elle timide & scrupuleuse en comparaison? Oserïons-nous imiter ce Vers, où tous les mots sont dérangez?

Aret ager, vitio moriens sitit aëris herba.

Quand Horace veut préparer son Lecteur à quelque grand objet, il le mene sans lui montrer où il va, & sans le laisser respirer:

Od. lib. 4. Od. 4. v. 1. *Qualem ministrum fulminis alitem.*

J'avouë qu'il ne faut point introduire

troduire tout-à-coup dans nôtre Langue un grand nombre de ces inverſions. On n'y eſt point accoûtumé ; Elles paroîtroient dures & pleines d'obſcurité. L'Ode Pindarique de M. Deſpreaux n'eſt pas exempte, ce me ſemble, de cette imperfection. Je le remarque avec d'autant plus de liberté, que j'admire d'ailleurs, les ouvrages de ce grand Poëte. Il faudroit choiſir de proche en proche les inverſions les plus douces & les plus voiſines de celles que nôtre langue permet déja. Par exemple toute nôtre nation a approuvé celles-ci.

Là ſe perdent ces noms de maître de la terre, Malherbe liv.6.18.71.

. . . .

Et tombent avec eux d'une chute commune

Tous ceux que leur fortune
Faiſoit leurs ſerviteurs.

Ronſard avoit trop entrepris

tout-à-coup. Il avoit forcé nôtre Langue par des inversions trop hardies & obscures. C'étoit un langage cru & informe. Il y ajoûtoit trop de mots composez, qui n'étoient point encore introduits dans le commerce de la nation. Il parloit François en Grec, malgré les François mêmes. Il n'avoit pas tort, ce me semble, de tenter quelque nouvelle route, pour enrichir nôtre Langue, pour enhardir nôtre Poësie, & pour dénouër nôtre versification naissante. Mais en fait de Langue, on ne vient à bout de rien sans l'aveu des hommes, pour lesquels on parle. On ne doit jamais faire deux pas à la fois, & il faut s'arrêter, dés qu'on ne se voit pas suivi de la multitude. La singularité est dangereuse en tout. Elle ne peut être excusée dans les choses qui ne dé-

pendent que de l'uſage.

L'excez choquant de Ronſard nous à un peu jettez dans l'extremité oppoſée. On a appauvri, deſſeché, & gêné nôtre Langue. Elle n'oſe jamais proceder, que ſuivant la méthode la plus ſcrupuleuſe, & la plus uniforme de la Grammaire. On voit toûjours venir d'abord un nominatif ſubſtantif, qui mene ſon adjectif comme par la main. Son verbe ne manque pas de marcher derriere ſuivi d'un adverbe qui ne ſouffre rien entre deux, & le regime appelle auſſi-tôt un accuſatif, qui ne peut jamais ſe déplacer. C'eſt ce qui exclut toute ſuſpenſion de l'eſprit, toute attente, toute ſurpriſe, toute varieté, & ſouvent toute magnifique cadence.

Je conviens d'un autre côté qu'on ne doit jamais hazarder

aucune locution ambiguë. J'irois même d'ordinaire avec Quintilien jusqu'à éviter toute phrase, que le Lecteur entend, mais qu'il pourroit ne pas entendre, s'il ne suppléoit pas ce qui y manque. Il faut une diction simple, précise & dégagée, où tout se développe de soi-même, & aille au-devant du Lecteur. Quand un Auteur parle au public, il n'y a aucune peine qu'il ne doive prendre, pour en épargner à son Lecteur. Il faut que tout le travail soit pour lui seul, & tout le plaisir avec tout le fruit, pour celui, dont il veut être lû. Un Auteur ne doit laisser rien à chercher dans sa pensée. Il n'y a que les faiseurs d'Enigmes qui soient en droit de presenter un sens enveloppé. Auguste vouloit qu'on usât de répetitions frequentes, plûtost que de laisser quelque peril d'ob-

ſcurité dans le diſcours. En effet le premier de tous les devoirs d'un homme qui n'écrit que pour être entendu, eſt de ſoulager ſon Lecteur, en ſe faiſant d'abord entendre.

J'avouë que nos plus grands Poëtes François gênez par les Loix rigoureuſes de noſtre verſification, manquent en quelques endroits de ce degré de clarté parfaite. Un homme qui penſe beaucoup, veut beaucoup dire; il ne peut ſe réſoudre à rien perdre; il ſent le prix de tout ce qu'il a trouvé; il fait de grands efforts, pour renfermer tout dans les bornes étroites d'un Vers. On veut même trop de délicateſſe. Elle dégenere en ſubtilité. On veut trop éblouïr & ſurprendre. On veut avoir plus d'eſprit que ſon Lecteur, & le lui faire ſentir, pour lui enlever ſon admiration,

au lieu qu'il faudroit n'en avoir jamais plus que lui, & lui en donner même, sans paroître en avoir. On ne se contente pas de la simple raison, des graces naïves, du sentiment le plus vif, qui font la perfection réelle. On va un peu au de-là du but par amour propre. On ne sait pas être sobre dans la recherche du beau. On ignore l'art de s'arrêter tout court en deçà des ornements ambitieux. Le mieux, auquel on aspire, fait qu'on gâte le bien, dit un proverbe Italien. On tombe dans le défaut de répandre un peu trop de sel, & de vouloir donner un goût trop relevé à ce qu'on assaisonne. On fait comme ceux qui chargent une étoffe de trop de broderie. Le goût exquis craint le trop en tout, sans en excepter l'esprit même. L'esprit lasse beaucoup, dés qu'on l'affecte, & qu'on

le prodigue. C'eſt en avoir de reſte que d'en ſavoir retrancher, pour s'accommoder à celui de la multitude, & pour lui applanir le chemin. Les Poëtes, qui ont le plus d'eſſor de genie, d'étenduë de penſées, & de fecondité, ſont ceux qui doivent le plus craindre cet écueil de l'excez d'eſprit. C'eſt, dira-t'on, un beau défaut; c'eſt un défaut rare; c'eſt un défaut merveilleux. J'en conviens. Mais c'eſt un vrai défaut, & l'un des plus difficiles à corriger. Horace veut qu'un Auteur s'execute ſans indulgence ſur l'eſprit même :

Vir bonus & prudens verſus reprehendet inertes, *Art. Poët. v. 4444. & ſeq.*
Culpabit duros, incomptis allinet atrum
Tranſverſo calamo ſignum : ambitioſa recidet
Ornamenta, parum claris lucem dare coget.

On gagne beaucoup en perdant tous les ornemens superflus, pour se borner aux beautez simples, faciles, claires & negligées en apparence. Pour la Poësie, comme pour l'Architecture, il faut que tous les morceaux necessaires se tournent en ornements naturels. Mais tout ornement, qui n'est qu'ornement, est de trop. Retranchez-le; Il ne manque rien; il n'y a que la vanité qui en souffre. Un Auteur, qui a trop d'esprit, & qui en veut toûjours avoir, lasse & épuise le mien. Je n'en veux point avoir tant; s'il en montroit moins, il me laisseroit respirer, & me feroit plus de plaisir. Il me tient trop tendu; la lecture de ses Vers me devient une étude. Tant d'esclairs m'éblouïssent: je cherche une lumiere douce, qui soulage mes foibles

bles yeux. Je demande un Poëte aimable, proportionné au commun des hommes, qui fasse tout pour eux, & rien pour lui. Je veux un sublime si familier, si doux, & si simple, que chacun soit d'abord tenté de croire qu'il l'auroit trouvé sans peine, quoique peu d'hommes soient capables de le trouver. Je préfére l'aimable au surprenant & au merveilleux. Je veux un homme, qui me fasse oublier qu'il est Auteur, & qui se mette comme de plein pied en conversation avec moy. Je veux qu'il me mette devant les yeux un Laboureur, qui craint pour ses moissons, un Berger qui ne connoît que son Village & son troupeau, une nourrice attendrie pour son petit enfant. Je veux qu'il me fasse penser, non à lui, & à son bel esprit; mais

aux Bergers qu'il fait parler.

Virgil. Eclog. II. 18.

Despectus tibi sum, nec qui sim quaeris, Alexi,
Quam dives pecoris, nivei quam lactis abundans :
Mille meae Siculis errant in montibus agnae ;
Lac mihi non aestate, novum non frigore desit ;
Canto quae solitus, si quando armenta vocabat,
Amphion Dircaeus in Actaeo Aracyntho ;
Nec sum adeo informis, nuper me in littore vidi
Cum placidum ventis staret mare.....

Combien cette naïveté champêtre a-t-elle plus de grace qu'un trait subtil & raffiné d'un bel esprit ?

Horat. Art. Poët. vers. 240. & seq.

Ex noto fictum carmen sequar, ut sibi quivis
Speret idem, sudet multum, frustraque laboret

Ausus idem. Tantum series, juncturaque pollet,
Tantum de medio sumptis accedit honoris.

O qu'il y a de grandeur à se rabaisser ainsi, pour se proportionner à tout ce qu'on peint, & pour atteindre à tous les divers caractères! Combien un homme est-il au dessus de ce qu'on nomme esprit, quand il ne craint point d'en cacher une partie! Afin qu'un ouvrage soit véritablement beau, il faut que l'Auteur s'y oublie, & me permette de l'oublier. Il faut qu'il me laisse seul en pleine liberté. Par exemple, il faut que Virgile disparoisse, & que je m'imagine voir ce beau lieu,

Muscosi fontes & somno mollior herba, &c. *Idem. Ecl. VII. vers. 45.*

Il faut que je desire d'être

transporté dans cet autre endroit,

Idem. Ecl. X. verſ. 33.

O mihi tum quam molliter oſſa quieſcant,
Veſtra meos olim ſi fiſtula dicat amores.
Atque utinam ex vobis unus, veſtrique fuiſſem,
Aut cuſtos gregis, aut maturæ vinitor uvæ.

Il faut que j'envie le bonheur de ceux qui ſont dans cet autre lieu dépeint par Horace,

Lib. II. Od. 3. v. 9.

Qua pinus ingens, albaque populus
Umbram hoſpitalem conſociare amant
Ramis, & obliquo laborat
Lympha fugax trepidare rivo.

J'aime bien mieux être occupé de cet ombrage, & de ce ruiſſeau, que d'un bel eſprit importun, qui ne me laiſſe point reſpirer. Voilà les eſpéces d'ouvrages, dont le charme ne s'uſe ja-

mais. Loin de perdre à être relus, ils se font toûjours redemander. Leur lecture n'est point une étude; On s'y repose, on s'y délasse. Les ouvrages brillants & façonnez imposent & ébloüissent; mais ils ont une pointe fine qui s'émousse bientôt. Ce n'est ni le difficile, ni le rare, ni le merveilleux que je cherche. C'est le beau simple, aimable, & commode que je goûte. Si les fleurs qu'on foule aux pieds dans une prairie sont aussi belles, que celles des plus somptueux jardins, je les en aime mieux. Je n'envie rien à personne. Le beau ne perdroit rien de son prix, quand il seroit commun à tout le genre humain; Il en seroit plus estimable. La rareté est un défaut, & une pauvreté de la nature. Les rayons du Soleil n'en sont pas moins un grand thresor,

quoiqu'ils éclairent tout l'Univers. Je veux un beau ſi naturel, qu'il n'ait aucun beſoin de me ſurprendre par ſa nouveauté. Je veux que ſes graces ne vieilliſſent jamais, & que je ne puiſſe preſque me paſſer de lui,

Horat. Art. Poët. verſ. 362.

Decies repetita placebunt.

La Poëſie eſt ſans doute une imitation & une peinture. Repreſentons-nous donc Raphaël, qui fait un tableau. Il ſe garde bien de faire des figures bizarres, à moins qu'il ne travaille dans le groteſque. Il ne cherche point un coloris ébloüiſſant. Loin de vouloir que l'art ſaute aux yeux, il ne ſonge qu'à le cacher. Il voudroit pouvoir tromper le ſpectateur, & lui faire prendre ſon tableau, pour Jeſus-Chriſt même transfiguré ſur le Thabor. Sa peinture n'eſt bonne

qu'autant qu'on y trouve de verité. L'art est défectueux dés qu'il est outré. Il doit viser à la ressemblance. Puisqu'on prend tant de plaisir à voir dans un païsage du Titien des chévres, qui grimpent sur une colline pendante en précipice, ou dans un tableau de Taisniere des festins de village, & des danses rustiques, faut-il s'étonner qu'on aime à voir dans l'Odyssée des peintures si naïves du détail de la vie humaine ? On croit être dans les lieux, qu'Homere dépeint, y voir, & y entendre les hommes. Cette simplicité de mœurs semble ramener l'âge d'or. Le bon homme Eumée me touche bien plus qu'un Heros de Clelie ou de Cleopatre. Les vains préjugez de nôtre temps avilissent de telles beautez. Mais nos défauts ne diminuent point le vrai prix

d'une vie si raisonnable & si naturelle. Malheur à ceux qui ne sentent point le charme de ces Vers,

Ecl. I. vers. 53.

Fortunate senex, hic inter flumina nota,
Et fontes sacros frigus captabis opacum.

Rien n'est au dessus de cette peinture de la vie champêtre:

Georg. II. 458.

O fortunatos nimium, sua si bona norint, &c.

Tout m'y plaît, & même cet endroit si éloigné des idées Romanesques,

Georg. II. vers. 469. 470.

at frigida Tempe,
Mugitusque boüm, mollesque sub arbore somni.

Je suis attendri tout de même pour la solitude d'Horace,

Serm lib. II. Satyr. 6.

O rus quando ego te aspiciam, quandoque licebit

Nunc veterum libris, nunc somno, &
inertibus horis,
Ducere sollicitæ jucunda oblivia vitæ.

Les Anciens ne se sont pas contentez de peindre simplement d'aprés nature, ils ont joint la passion à la verité.

Homere ne peint point un jeune homme, qui va perir dans les combats, sans lui donner des graces touchantes ; Il le represente plein de courage & de vertu ; Il vous interesse pour lui ; Il vous le fait aimer ; Il vous engage à craindre pour sa vie ; Il vous montre son pere accablé de vieillesse, & allarmé des perils de ce cher enfant ; Il vous fait voir la nouvelle épouse de ce jeune homme, qui tremble pour lui : vous tremblez avec elle. C'est une espece de trahison. Le Poëte ne vous attendrit avec tant de grace & de douceur, que pour

vous mener au moment fatal où vous voyez tout à coup celui que vous aimez, qui nage dans son sang, & dont les yeux sont fermez par l'éternelle nuit.

Virgile prend pour Pallas, fils d'Evandre, les mêmes soins de nous affliger, qu'Homere avoit pris de nous faire pleurer Patrocle. Nous sommes charmez de la douleur que Nisus & Euryale nous coûtent. J'ai vû un jeune Prince à huit ans saisi de douleur à la vûë du péril du petit Joas. Je l'ai vû impatient sur ce que le Grand Prêtre cachoit à Joas son nom & sa naissance. Je l'ai vû pleurer amérement en écoutant ces Vers.

Georg. IV. vers. 526. 527.

Ah miseram Eurydicen anima fugiente vocabat :
Eurydicen toto referebant flumine ripa.

Vit-on jamais rien de mieux

amené, ni qui prépare un plus vif ſentiment que ce ſonge d'Enée?

Tempus erat quo prima quies mortalibus ægris, *Æneid. II. verſ. 268. 272. & ſeq.*

. . . .

Raptatus bigis ut quondam, aterque cruento
Pulvere, perque pedes trajectus lora tumentes;
Hei mihi qualis erat! quantum mutatus ab illo
Hectore, qui redit exuvias indutus Achillis, &c.
Ille nihil, nec me quærentem vana moratur, &c.

Le bel eſprit pourroit-il toucher ainſi le cœur? Peut-on lire cet endroit ſans être ému?

O mihi ſola mei ſuper Aſtyanactis imago. *Æneid. III. verſ. 489. & ſeq.*
Sic oculos, ſic ille manus, ſic ora ferebat,
Et nunc æquali tecum pubeſceret ævo.

Les traits du bel eſprit ſeroient

déplacez, & choquants dans un discours si passionné, où il ne doit rester de parole qu'à la douleur.

Le Poëte ne fait jamais mourir personne, sans peindre vivement quelque circonstance, qui interesse le Lecteur.

On est affligé pour la vertu, quand on lit cet endroit,

Æneid. II. vers. 426. & seq.

.....cadit & Ripheus justissimus unus
Qui fuit in Teucris, & servantissimus æqui.
Diis aliter visum . . .

On croit être au milieu de Troye saisi d'horreur & de compassion, quand on lit ces Vers,

Ibid. vers. 489. & seq.

Tum pavidæ tectis matres ingentibus errant:
Amplexæque tenent postes, atque oscula figunt.

Ibid. vers. 501. 502.

Vidi Hecubam, centumque nurus, Priamumque per aras

Sanguine fœdantem, quos ipse sacraverat ignes.

Arma diu senior desueta trementibus ævo Verf. 509. & seq.
Circumdat nec quicquam humeris, & inutile ferrum
Cingitur, ac densos fertur moriturus in hostes.

Sic fatus senior, telumque imbelle sine ictu Verf. 544.
Conjecit . . . .

Nunc morere. Hæc dicens altaria ad ipsa trementem Verf. 550. & seq.
Traxit & in multo lapsantem sanguine nati,
Implicuitque comam læva, dextraque coruscum
Extulit, ac lateri capulo tenus abdidit ensem.

Hæc finis Priami fatorum; hic exitus illum Ibid. verf. 554. & seq.
Sorte tulit, Trojam incensam, & prolapsa videntem
Pergama, tot quondam populis terrisque superbum

Regnatorem Asiæ : Jacet ingens littore truncus,
Avulsumque humeris caput, & sine nomine corpus.

Le Poëte ne represente point le malheur d'Eurydice, sans nous la montrer toute prête à revoir la lumiere, & replongée tout à coup dans la profonde nuit des Enfers:

Georg. IV. vers. 485. 486.

Jamque pedem referens casus evaserat omnes,
Redditaque Eurydice superas veniebat ad auras.

Ibid. vers. 494. & seq.

Illa, Quis & me, inquit, miseram, & te perdidit Orpheu?
Quis tantus furor? En iterum crudelia retro
Fata vocant, conditque natantia lumina somnus,
Jamque vale. Feror ingenti circumdata nocte,
Invalidasque tibi tendens, heu non tua, palmas.

Les animaux souffrants que

ce Poëte met comme devant nos yeux nous affligent:

Propter aquæ rivum viridi procumbit in ulva Ecl. VIII. vers. 87. & seq.
Perdita, nec seræ meminit decedere nocti.

La peste des animaux est un tableau qui nous émeut :

Hinc lætis vituli vulgo moriuntur in herbis, Georg. III. vers. 494. & seq.
Et dulces animas plena ad præsepia reddunt.
Labitur infœlix studiorum atque immemor herbæ
Victor equus, fontesque avertitur, & pede terram
Crebra ferit. . . .
Ecce autem duro fumans sub vomere taurus
Concidit & mixtum spumis vomit ore cruorem,
Extremosque ciet gemitus : it tristis arator
Mœrentem abjungens fraterna morte juvencum ;

Atque opere in medio defixa relinquit aratra
Non umbræ altorum nemorum, non mollia possunt
Prata movere animum, non qui per saxa volutus
Purior electro campum petit amnis.

Virgile anime & passionne tout. Dans ses Vers tout pense, tout a du sentiment, tout vous en donne. Les arbres mêmes vous touchent:

Georg. II. verf. 81. 82. *Exiit ad cœlum ramis felicibus arbor*
Miraturque novas frondes, & non sua poma.

Une fleur attire vôtre compassion, quand Virgile la peint prête à se flétrir :

Æneid. IX. verf. 435. *Purpureus veluti cum flos succisus aratro*
Languescit moriens.

Vous croyez voir les moindres plantes que le Printemps ranime, égaye & embellit:

Inque

Inque novos soles audent se gramina tuto
Credere. Georg. II. verſ. 332.

Un Roſſignol eſt Philomele, qui vous attendrit ſúr ſes malheurs :

Qualis populea mœrens Philomela ſub umbra, &c. Georg. IV. verſ. 511.

Horace fait en trois Vers un tableau, où tout vit, & inſpire du ſentiment :

fugit retro
Levis juventas & decor, arida
Pellente laſcivos amores
Canitie, facilemque ſomnum. Lib. II. Od. 11. verſ. 5. & ſeq.

Veut-il peindre en deux coups de pinceau deux hommes, que perſonne ne puiſſe méconnoître, & qui ſaiſiſſent le ſpectateur? Il vous met devant les yeux la folie incorrigible de Pâris, & la colere implacable d'Achille

Lib.1.Ep.2. vers 10. & seq.

Quid Paris? ut salvus regnet, vivat-
que beatus
Cogi posse negat, &c.
Jura neget sibi nata, nihil non arro-
get armis.

Horace veut-il nous toucher en faveur des lieux, où il souhaiteroit de finir sa vie avec son ami? Il nous inspire le desir d'y aller:

Lib.2.Od.6. vers.13. & seq.

Ille terrarum mihi præter omnes
Angulus ridet. . . . .
. . . . . .
Ibi tu calentem
Debita sparges lachryma favillam
Vatis amici.

Fait-il un portrait d'Ulysse? Il le peint supérieur aux tempêtes de la mer, au naufrage même, & à la plus cruelle fortune:

Lib.1.Ep.2. vers.21.

aspera multa
Pertulit adversis rerum immersabi-
lis undis.

Peint-il Rome invincible jusques dans ses malheurs ? Ecoutez-le :

Duris ut ilex tonsa bipennibus
Per damna, per cædes ab ipso
Ducit opes, animumque ferro.
Non hydra secto corpore firmior, &c.

Lib. 4. Od. 4. vers. 57. & seq.

Catulle, qu'on ne peut nommer, sans avoir horreur de ses obscenitez, est au comble de la perfection pour une simplicité passionnée :

Odi & amo ; quare id faciam fortasse requiris.
Nescio, sed fieri sentio, & excrucior.

Epigr. 86.

Combien Ovide & Martial avec leurs traits ingenieux & façonnez, sont-ils au-dessous de ces paroles negligées, où le cœur saisi parle seul dans une espece de desespoir ?

Que peut-on voir de plus simple & de plus touchant dans un

Poëme, que le Roy, Priam réduit dans sa vieillesse à baiser *les mains meurtrieres* d'Achille, qui ont arraché la vie à ses enfans ? Il lui demande pour unique adoucissement de ses maux, le corps du grand Hector ; il auroit gâté tout, s'il eût donné le moindre ornement à ses paroles. Aussi n'expriment-elles que sa douleur. Il le conjure par son pere accablé de vieillesse d'avoir pitié du plus infortuné de tous les peres.

Iliad. l. 24.

Le bel esprit a le malheur d'affoiblir les grandes passions qu'il prétend orner. C'est peu, selon Horace, qu'un Poëme soit beau & brillant, il faut qu'il soit touchant, aimable, & par consequent simple, naturel & passionné :

Non satis est pulchra esse poëmata, dulcia sunto,

Horat. *Art. Poët.* v. 99. 100.

Et quocumque volent, animum auditoris agunto.

Le beau, qui n'eſt que beau, c'eſt-à-dire, brillant, n'eſt beau qu'à demi; il faut qu'il exprime les paſſions pour les inſpirer; il faut qu'il s'empare du cœur, pour le tourner vers le but legitime d'un Poëme.

VI.

Il faut ſéparer d'abord la Tragedie d'avec la Comedie. L'une repreſente les grands évenements, qui excitent les violentes paſſions. L'autre ſe borne à repreſenter les mœurs des hommes dans une condition privée. Projet d'un Traité ſur la Tragedie.

Pour la Tragedie, je dois commencer, en déclarant que je ne ſouhaite point qu'on perfectionne les ſpectacles, où l'on ne repreſente les paſſions corrompuës, que pour les allumer. Nous avons

vû que Platon & les sages Legiſlateurs du Paganiſme rejettoient loin de toute Republique bien policée les Fables, & les inſtruments de Muſique, qui pouvoient amollir une nation par le goût de la volupté. Quelle devroit donc être la ſeverité des Nations Chrétiennes contre les ſpectacles contagieux ? Loin de vouloir qu'on perfectionne de tels ſpectacles, je reſſens une veritable joye de ce qu'ils ſont chez nous imparfaits en leur genre. Nos Poëtes les ont rendu languiſſants, fades, & doucereux comme les Romans. On n'y parle que de feux, de chaînes, de tourments. On y veut mourir en ſe portant bien. Une perſonne tres-imparfaite eſt nommée un Soleil, ou tout au moins une Aurore. Ses yeux ſont deux Aſtres. Tous les termes ſont outrez, &

rien ne montre une vraye passion. Tant mieux; La foiblesse du poison diminuë le mal. Mais il me semble qu'on pourroit donner aux Tragedies une merveilleuse force, suivant les idées tres philosophiques de l'antiquité, sans y mêler cet amour volage & dereglé qui fait tant de ravages.

Chez les Grecs la Tragedie étoit entierement indépendante de l'amour profane. Par exemple, l'Oedippe de Sophocle n'a aucun mélange de cette passion étrangere au sujet. Les autres Tragedies de ce grand Poëte sont de même. M. Corneille n'a fait qu'affoiblir l'action, que la rendre double, & que distraire le spectateur dans son Oedippe, par l'Episode d'un froid amour de Thesée pour Dircé. M. Racine est tombé dans le même incon-

venient, en composant sa Phedre. Il a fait un double spectacle, en joignant à Phedre furieuse, Hippolyte soûpirant contre son vrai caractere. Il falloit laisser Phedre toute seule dans sa fureur. L'action auroit été unique, courte, vive, & rapide. Mais nos deux Poëtes tragiques, qui méritent d'ailleurs les plus grands éloges, ont été entraînez par le torrent. Ils ont cedé au goût des Pieces Romanesques, qui avoient prévalu. La mode du bel esprit faisoit mettre de l'amour par tout. On s'imaginoit qu'il étoit impossible d'éviter l'ennui pendant deux heures, sans le secours de quelque intrigue galante. On croyoit être obligé à s'impatienter dans le spectacle le plus grand & le plus passionné, à moins qu'un Heros langoureux ne vînt l'interrompre. Encore falloit-il

falloit-il que ses soupirs fussent ornez de pointes, & que son desespoir fût exprimé par des especes d'Epigrammes. Voilà ce que le desir de plaire au public arrache aux plus grands Auteurs contre les regles. De là vient cette passion si façonnée:

Impitoyable soif de gloire,
Dont l'aveugle & noble transport
Me fait précipiter ma mort
Pour faire vivre ma memoire.
Arrête pour quelques moments
Lés impetueux sentiments
De cette inexorable envie,
Et souffre qu'en ce triste jour,
Avant que de donner ma vie,
Je donne un soupir à l'Amour.

On n'osoit mourir de douleur sans faire des pointes, & des jeux d'esprit, en mourant.

De là vient ce desespoir si empoullé & si fleuri,

Percé jusques au fonds du cœur

D'une atteinte imprévuë aussi-bien
que mortelle ;
Miserable vengeur d'une juste que-
relle ,
Et malheureux objet d'une injuste ri-
gueur.

Jamais douleur sérieuse ne parla un langage si pompeux & si affecté.

Il me semble qu'il faudroit aussi retrancher de la Tragedie une vaine enflure, qui est contre toute vrai-semblance. Par exemple, ces Vers ont je ne sçai quoi d'outré :

Corn. Cinna Act. 1. sc. 1.

Impatients desirs d'une illustre ven-
geance ,
A qui la mort d'un pere a donné la
naissance ,
Enfans impétueux de mon ressenti-
ment ,
Que ma douleur séduite embrasse a-
veuglément ,
Vous regnez sur mon ame avecque
trop d'empire ,

Pour le moins souffrez un moment que je respire,
Et que je considere en l'état où je suis,
Et ce que je hazarde & ce que je poursuis.

M. Despreaux trouvoit dans :es paroles une genealogie, *des mpatients desirs d'une illustre ven-:eance*, qui étoient les *enfans mpetueux* d'un noble *ressenti-vent*, & qui étoient *embrassez* ar une *douleur séduite*. Les per-onnes considerables, qui parlent vec passion dans une Tragedie, oivent parler avec noblesse & ivacité. Mais on parle naturel-:ment, & sans ces tours si fa-onnez, quand la passion parle. ersonne ne voudroit être plaint ans son malheur par son ami rec tant d'emphase.

M. Racine n'étoit pas exempt : ce défaut, que la coutume

avoit rendu comme necessaire. Rien n'est moins naturel que la narration de la mort d'Hippolyte à la fin de la Tragedie de Phedre, qui a d'ailleurs de grandes beautez. Theramene, qui vient pour apprendre à Thesée la mort funeste de son fils, devroit ne dire que ces deux mots, & manquer même de force pour les prononcer distinctement. *Hippolyte est mort. Un monstre envoyé du fonds de la mer par la colere des Dieux l'a fait périr. Je l'ai vû.* Un tel homme saisi, éperdu, sans haleine peut-il s'amuser à faire la description la plus pompeuse, & la plus fleurie de la figure du Dragon?

Racine, Phed. Act. v. Sc. vj. &c.

L'œil morne maintenant & la tête baissée
Sembloient se conformer à sa triste pensée, &c.
La terre s'en émeut, l'air en est infecté

Le flot qui l'apporta, recule épouvanté.

Sophocle est bien loin de cette elegance si déplacée & si contraire à la vrai semblance. Il ne fait dire à Oedippe que des mots entrecoupez. Tout est douleur. ἰού, ἰού: αἶ αἶ αἶ αἶ: φεῦ, φεῦ. C'est plûtôt un gémissement, ou un cri, qu'un discours. *Helas, helas,* dit-il, *tout est éclairci. O lumiere je te vois maintenant pour la derniere fois! .... Helas, helas. Malheur à moi! Où suis-je malheureux! Comment est-ce que la voix me manque tout à coup! O fortune où êtes-vous allée! ..... Malheureux, malheureux, je ressens une cruelle fureur avec le souvenir de mes maux. .... O amis que me reste-t-il à voir, à aimer, à entretenir, à entendre avec consolation! O amis rejettez au plûtôt loin de vous un scelerat, un homme exe-* *Act. IV. & V.*

crable, objet de l'horreur des Dieux & des hommes...... Périsse celui qui me dégagea de mes liens dans les lieux sauvages, où j'étois exposé, & qui me sauva la vie. Quel cruel secours! Je serois mort avec moins de douleur pour moi & pour les miens...... Je ne serois ni le meurtrier de mon pere, ni l'époux de ma mere; maintenant je suis au comble du malheur. Miserable j'ai soüillé mes parents, & j'ai eu des enfans de celle qui m'a mis au monde.

C'est ainsi que parle la Nature, quand elle succombe à la douleur. Jamais rien ne fut plus éloigné des phrases brillantes du bel esprit. Hercule & Philoctete parlent avec la même douleur vive & simple dans Sophocle.

M. Racine, qui avoit fort étudié les grands modelles de l'an-

tiquité, avoit formé le plan d'une Tragedie Françoise d'Oedippe, suivant le goût de Sophocle, sans y mêler aucune intrigue postiche d'amour, & suivant la simplicité Grecque. Un tel spectacle pourroit être tres-curieux, tres-vif, tres-rapide, tres interessant. Il ne seroit point applaudi : mais il saisiroit; il feroit répandre des larmes; il ne laisseroit pas respirer; il inspireroit l'amour des vertus & l'horreur des crimes; il entreroit fort utilement dans le dessein des meilleures Loix. La Religion même la plus pure n'en seroit point allarmée. On n'en retrancheroit que de faux ornements, qui blessent les regles.

Nôtre versification trop génante engage souvent les meilleurs Poëtes tragiques à faire des Vers chargez d'épithétes, pour attraper la rime. Pour faire un

bon Vers, on l'accompagne d'un autre Vers foible, qui le gâte. Par exemple, je ſuis charmé, quand je lis ces mots,

Corn. *dans les Horaces.*

qu'il mourut.

Mais je ne puis ſouffrir le Vers, que la rime amene auſſi-tôt,

Ou qu'un beau deſeſpoir alors le ſecourut.

Les périphraſes outrées de nos Vers n'ont rien de naturel. Elles ne repreſentent point des hommes, qui parlent en converſation ſérieuſe, noble, & paſſionnée. On ôte au ſpectateur le plus grand plaiſir du ſpectacle, quand on en ôte cette vrai-ſemblance. J'avouë que les Anciens donnoient quelque hauteur de langage au *Cothurne*,

Horat. *Epiſt.*1. *Ep.* 3.*verſ.*14.

An tragica deſævit, & ampullatur in arte?

Mais il ne faut point que le *Cothurne* altere l'imitation de la vraie nature. Il peut ſeulement la peindre en beau, & en grand. Mais tout homme doit toûjours parler humainement. Rien n'eſt plus ridicule pour un Heros dans les plus grandes actions de ſa vie, que de ne joindre pas à la nobleſſe & à la force, une ſimplicité qui eſt tres-opposée à l'enflure:

Projicit ampullas, & ſeſqui pedalia verba. Horat. *Art. Poët.* v. 97.

Il ſuffit de faire parler Agamemnon avec hauteur, Achille avec emportement, Ulyſſe avec ſageſſe, Medée avec fureur. Mais le langage faſtueux & outré dégrade tout. Plus on repreſente de grands caracteres & de fortes paſſions, plus il faut y mettre une noble & vehemente ſimplicité.

Il me paroît même qu'on a donné ſouvent aux Romains un

discours trop fastueux. Ils pensoient hautement; mais ils parloient avec moderation. C'étoit *le peuple Roi*, il est vrai, *Populum late Regem*: mais ce peuple étoit aussi doux pour les manieres de s'exprimer dans la societé, qu'appliqué à vaincre les Nations jalouses de sa puissance,

Virgil. *Æneid.* I. *v.*25.

Parcere subjectis, & debellare superbos.

*Idem Æneid.VI. v.*853.

Horace a fait le même portrait en d'autres termes :

Imperet bellante prior, jacentem
Lenis in hostem.

Carm. Secul. vers. 51. 52.

Il ne paroît point assez de proportion entre l'emphase avec laquelle Auguste parle dans la Tragedie de Cinna, & la modeste simplicité avec laquelle Suetone nous le dépeint dans tout le détail de ses mœurs. Il laissoit en-

core à Rome une si grande apparence de l'ancienne liberté de la Republique, qu'il ne vouloit point qu'on le nommât *Seigneur.* *Manu, vultuque indecoras adulationes repressit, & in sequenti die gravissimo corripuit edicto, Dominumque se posthac appellari ne à liberis quidem aut nepotibus, vel serio, vel joco passus est...... In consulatu pedibus fere, extra consulatum sæpe adoperta sella per publicum incessit. Promiscuis salutationibus admittebat & plebem...... quoties magistratuum comitiis interesset tribus cum candidatis suis circuibat, supplicabatque more solemni. Ferebat & ipse suffragium in tribu, ut unus è populo...... Filiam & neptes ita instituit, ut etiam lanificio assuefaceret...... Habitavit in ædibus modicis Hortensianis, neque laxitate, neque cultu conspicuis, ut in quibus porti-* Sueton. *August.*

cus breves essent..... & sine marmore ullo, aut insigni pavimento conspicua, ac per annos amplius XL.*eodem cubiculo hieme & æstate mansit..... Instrumenti ejus & suppellectilis parsimonia apparet etiam nunc residuis lectis atque mensis, quorum pleraque vix privata elegantia sint.... Cœnam trinis ferculis, aut, cum abundantissime, senis, præbebat, ut non nimio sumptu, ita summa comitate...., veste non temere alia quàm domestica usus est ab uxore & sorore & filia, neptibusque confecta...... cibi minimi erat atque vulgaris fere, &c.* La pompe & l'enflure conviennent beaucoup moins à ce qu'on appelloit la *Civilité* Romaine, qu'au faste d'un Roi de Perse; malgré la rigueur de Tibere, & la servile flaterie où les Romains tomberent de son temps, & sous ses successeurs,

nous apprenons de Pline que Trajan vivoit encore en bon & ſociable Citoyen dans une aimable familiarité. Les réponſes de cet Empereur ſont courtes, ſimples, préciſes, éloignées de toute enflure. Les bas reliefs de ſa colomne le repreſentent toûjours dans la plus modeſte attitude, lors même qu'il commande aux Legions. Tout ce que nous voyons dans Tite-Live, dans Plutarque, dans Ciceron, dans Suetone, nous repreſente les Romains comme des hommes hautains par leurs ſentiments, mais ſimples, naturels & modeſtes dans leurs paroles. Ils n'ont aucune reſſemblance avec les Heros bouffis & empeſez de nos Romans. Un grand homme ne déclame point en Comédien : Il parle en termes forts & précis dans une converſation. Il ne dit

rien de bas : mais il ne dit rien de façonné & de ſaſtueux.

Horat. *Art. Poët. verſ.* 227. & *ſeq.*

Ne quicunque Deus, quicunque adhibebitur heros,
Regali conſpectus in auro nuper & oſtro,
Migret in obſcuras humili ſermone tabernas,
Aut dum vitat humum, nubes & inania captet.
Ut feſtis, &c.

La nobleſſe du genre tragique ne oit point empêcher que les Heros mêmes ne parlent avec ſimplicité à proportion de la nature des choſes dont ils s'entretiennent:

Et tragicus plerumque dolet ſermone pedeſtri.

VII.

Projet d'un Traité ſur la Comédie.

La Comédie repreſente les mœurs des hommes dans une condition privée. Ainſi elle doit

prendre un ton moins haut que la Tragédie. Le *Soc* eſt inférieur au *Cothurne*; mais certains hommes dans les moindres conditions, de même que dans les plus hautes, ont par leur naturel un caractere d'arrogance:

Iratuſque Chremes tumido delitigat ore. Horat. *Art. Poët. verſ.* 94.

J'avouë que les traits plaiſants d'Ariſtophane me paroiſſent ſouvent bas. Ils ſentent la Farce faite exprés pour amuſer,& pour mener le peuple. Qu'y a-t-il de plus ridicule que la peinture d'un Roi de Perſe, qui marche avec une armée de quarante mille hommes,pour aller ſur une montagne d'or ſatisfaire aux infirmitez de la nature?

Le reſpect de l'antiquité doit être grand: mais je ſuis autoriſé par les Anciens contre les An-

ciens mêmes. Horace m'apprend à juger de Plaute :

Ibid. verſ. 170. & ſeq.

At noſtri proavi Plautinos & numeros, &
Laudavere ſales, nimium patienter utrumque,
Ne dicam ſtulte, mirati, ſi modo ego, & vos
Scimus inurbanum lepido ſeponere dicto.

Seroit-ce la baſſe plaiſanterie de Plaute, que Ceſar auroit voulu trouver dans Terence ? *Vis comica.* Menandre avoit donné à celui ci un goût pur & exquis. Scipion & Lælius, amis de Terence, diſtinguoient avec délicateſſe en ſa faveur ce que Horace nomme *lepidum*, d'avec ce qui eſt *inurbanum.* Ce Poëte Comique a une naïveté inimitable, qui plaît, & qui attendrit par le ſimple recit d'un fait tres-commun:

Sic

Sic cogitabam, Hem, hic parvæ con- Terent.
suetudinis *Andr. Act.*
Causa mortem hujus tam fert fami- *1. Scenâ 1.*
liariter:
Quid si amasset? Quid mihi hic fa-
ciet patri?
Effertur. Imus, &c.

Rien ne jouë mieux, sans outrer aucun caractere. La suite est passionnée :

at at hoc illud est, *Ibidem.*
Hinc illæ lachrymæ, hæc illa est mise-
ricordia.

Voici un autre recit, où la passion parle toute seule:

Memor essem? O Mysis, Mysis, etiam *Ibid. Scenâ*
nunc mihi VI.
Scripta illa dicta sunt in animo,
Chrysidis
De Glycerio: Jam ferme moriens me
vocat:
Accessi: vos semotæ: nos soli: inci-
pit,
Mi Pamphile, hujus formam atque
ætatem vides, &c.

Quod ego te per hanc dextram oro ;
& ingenium tuum ,
Per tuam fidem , perquè hujus solitudinem
Te obtestor, &c.
Te isti virum do , amicum , tutorem , patrem , &c.

. . . . .

Hanc mi in manum dat, mors continuo ipsam occupat.
Accepi ; acceptam servabo.

Tout ce que l'esprit ajoûteroit à ces simples & touchantes paroles , ne feroit que les affoiblir. Mais en voici d'autres qui vont jusqu'à un vrai transport:

Terent. *Eunuch. Act. 2. Scenâ 4.*

Neque virgo est usquam, neque ego, qui illam è conspectu amisi meo.
Ubi quæram , ubi investigem , quem perconter , quam insistam viam?
Incertus sum: Una hæc spes est , ubi-ubi est , diu celari non potest.

Cette passion parle encore ici avec la même vivacité :

Egone quid velim? Cum milite
Isto præsens, absens ut sies, &c. *Ibid. Act. 3. Scenâ 2.*

Peut-on desirer un dramatique plus vif & plus ingenu?

Il faut avoüer que Moliere est un grand Poëte comique. Je ne crains pas de dire qu'il a enfoncé plus avant que Terence dans certains caracteres. Il a embrassé une plus grande varieté de sujets. Il a peint par des traits forts presque tout ce que nous voyons de dereglé & de ridicule. Terence se borne à representer des vieillards avares & ombrageux, de jeunes hommes prodigues & étourdis, des courtisanes avides & impudentes, des parasites bas & flateurs, des esclaves imposteurs & scelerats. Ces caracteres méritoient sans doute d'être traitez suivant les mœurs des Grecs & des Romains. De plus, nous n'avons que six Pieces de ce

grand Auteur. Mais enfin Moliere ouvert un chemin tout nouveau. Encore une fois je le trouve grand. Mais ne puis-je pas parler en toute liberté sur ses défauts?

En pensant bien, il parle souvent mal. Il se sert des phrases les plus forcées, & les moins naturelles. Terence dit en quatre mots avec la plus élegante simplicité ce que celui-ci ne dit qu'avec une multitude de métaphores, qui approchent du galimatias. J'aime bien mieux sa Prose que ses Vers. Par exemple, l'Avare est moins mal écrit que les Pieces qui sont en Vers. Il est vrai que la versification Françoise l'a gêné. Il est vrai même qu'il a mieux réüssi pour les Vers dans l'Amphytrion, où il a pris la liberté de faire des Vers irreguliers. Mais en general il

me paroît jusques dans sa Prose ne parler point assez simplement pour exprimer toutes les passions.

D'ailleurs il a outré souvent les caracteres. Il a voulu par cette liberté plaire au Parterre, frapper les spectateurs les moins délicats, & rendre le ridicule plus sensible. Mais quoiqu'on doive marquer chaque passion dans son plus fort degré, & par ses traits les plus vifs, pour en mieux montrer l'excés & la difformité, on n'a pas besoin de forcer la nature, & d'abandonner le vrai-semblable. Ainsi malgré l'exemple de Plaute, où nous lisons, *cedo tertiam*, je soûtiens contre Moliere, qu'un avare qui n'est point fou, ne va jamais jusqu'à vouloir regarder dans la troisiéme main de l'homme qu'il soupçonne de l'avoir volé.

Un autre défaut de Moliere,

que beaucoup de gens d'eſprit lui pardonnent, & que je n'ai garde de lui pardonner, eſt qu'il a donné un tour gracieux au vice, avec une auſterité ridicule & odieuſe à la vertu. Je comprends que ſes défenſeurs ne manqueront pas de dire qu'il a traité avec honneur la vraye probité, qu'il n'a attaqué qu'une vertu chagrine, & qu'une hypocriſie déteſtable. Mais ſans entrer dans cette longue diſcuſſion, je ſoûtiens que Platon & les autres Legiſlateurs de l'Antiquité Payenne n'auroient jamais admis dans leurs Republiques un tel jeu ſur les mœurs.

Enfin je ne puis m'empêcher de croire avec M. Deſpreaux, que Moliere, qui peint avec tant de force & de beauté les mœurs de ſon païs, tombe trop bas, quand il imite le ba-

dinage de la Comédie Italienne:

> *Dans ce sac ridicule, où Scapin s'enveloppe,*
> *Je ne reconnois plus l'Auteur du Misanthrope.*

Despr. Art poetiq. Chant III.

VIII.

Projet d'un Traité sur l'Histoire.

Il est, ce me semble, à desirer pour la gloire de l'Académie qu'elle nous procure un Traité sur l'Histoire. Il y a tres-peu d'Historiens, qui soient exempts de grands défauts. L'Histoire est néanmoins tres-importante. C'est elle qui nous montre les grands exemples, qui fait servir les vices mêmes des méchants à l'instruction des bons, qui débroüille les origines, & qui explique par quel chemin les peuples ont passé d'une forme de gouvernement à une autre.

Le bon Historien n'est d'au-

cun temps, ni d'aucun païs. Quoiqu'il aime sa Patrie, il ne la flatte jamais en rien. L'Historien François doit se rendre neutre entre la France & l'Angleterre. Il doit loüer aussi volontiers Talbot que du Guesclin. Il rend autant de justice aux talents militaires du Prince de Galles, qu'à la sagesse de Charles V.

Il évite également les Panegyriques & les Satyres. Il ne mérite d'être crû, qu'autant qu'il se borne à dire sans flatterie, & sans malignité le bien & le mal. Il n'omet aucun fait qui puisse servir à peindre les hommes principaux, & à découvrir les causes des évenements. Mais il retranche toute dissertation, où l'érudition d'un Sçavant veut être étalée. Toute sa critique se borne à donner comme douteux, ce qui l'est, & à en laisser la décision

cision au Lecteur, aprés lui avoir donné ce que l'Histoire lui fournit. L'homme qui est plus sçavant, qu'il n'est Historien, & qui a plus de critique, que de vrai genie, n'épargne à son Lecteur aucune date, aucune circonstance superfluë, aucun fait sec & détaché. Il suit son goût, sans consulter celui du public. Il veut que tout le monde soit aussi curieux que lui des minuties, vers lesquelles il tourne son insatiable curiosité. Au contraire, un Historien sobre & discret laisse tomber les menus faits qui ne ménent le Lecteur à aucun but important. Retranchez ces faits, vous n'ôtez rien à l'Histoire. Ils ne font qu'interrompre, qu'allonger, que faire une Histoire, pour ainsi dire, hachée en petits morceaux, & sans aucun fil de vive narration. Il faut laisser

cette superstitieuse exactitude aux Compilateurs. Le grand point est de mettre d'abord le Lecteur dans le fond des choses, de lui en découvrir les liaisons, & de se hâter de le faire arriver au dénoüement. L'Histoire doit en ce point ressembler un peu au Poëme Epique:

Art. Poët. vers. 148. & seq.

Semper ad eventum festinat, & in medias res, &c.

& quæ Desperat tractata nitescere posse, relinquit.

Il y a beaucoup de faits vagues, qui ne nous apprennent que des noms & des dates steriles: il ne vaut gueres mieux sçavoir ces noms que les ignorer. Je ne connois point un homme, en ne connoissant que son nom. J'aime mieux un Historien peu exact & peu judicieux, qui estropie les noms, mais qui peint naï-

vement tout le détail, comme Froiſſard, que les Hiſtoriens qui me diſent que Charlemagne tînt ſon Parlement à Ingelheim, qu'enſuite il partit, qu'il alla battre les Saxons, & qu'il revint à Aix-la-Chapelle: c'eſt ne m'apprendre rien d'utile. Sans les circonſtances, les faits demeurent comme décharnez: ce n'eſt que le ſquelette d'une Hiſtoire.

La principale perfection d'une Hiſtoire conſiſte dans l'ordre & dans l'arrangement. Pour parvenir à ce bel ordre, l'Hiſtorien doit embraſſer & poſſeder toute ſon Hiſtoire. Il doit la voir toute entiere, comme d'une ſeule vûë. Il faut qu'il la tourne, & qu'il la retourne de tous les côtez, juſqu'à ce qu'il ait trouvé ſon vrai point de vûë. Il faut en montrer l'unité, & tirer, pour ainſi dire, d'une ſeule ſource

tous les principaux évenements qui en dépendent. Par là il instruit utilement son Lecteur, il lui donne le plaisir de prévoir : il l'interesse : il lui met devant les yeux un systeme des affaires de chaque temps : il lui débroüille ce qui en doit resulter : il le fait raisonner sans lui faire aucun raisonnement : il lui épargne beaucoup de redites : il ne le laisse jamais languir : il lui fait même une narration facile à retenir par la liaison des faits : je repete sur l'Histoire l'endroit d'Horace qui regarde le Poëme Epique :

Art. Poët. vers. 42. & seq.

Ordinis hæc virtus erit, & Venus, aut ego fallor :
Ut jam nunc dicat, jam nunc debentia dici
Pleraque differat, & præsens in tempus omittat.

Un sec & triste faiseur d'An-

nales ne connoit point d'autre ordre que celui de la Chronologie. Il repete un fait toutes les fois qu'il a besoin de raconter ce qui tient à ce fait : il n'ose ni avancer, ni reculer aucune narration. Au contraire l'Historien, qui a un vrai genie, choisit sur vingt endroits celui, où un fait sera mieux placé, pour répandre la lumiere sur tous les autres. Souvent un fait montré par avance de loin, débroüille tout ce qui le prépare. Souvent un autre fait sera mieux dans son jour, étant mis en arriere. En se presentant plus tard, il viendra plus à propos pour faire naître d'autres évenements. C'est ce que Ciceron compare au soin qu'un homme de bon goût prend pour placer de bons tableaux dans un jour avantageux : *Videtur tamquam tabulas*

De clar. Orator. num. 261.

benè pictas collocare in bono lumine.

Ainsi un Lecteur habile a le plaisir d'aller sans cesse en avant sans distraction, de voir toûjours un évenement sortir d'un autre, & de chercher la fin, qui lui échape, pour lui donner plus d'impatience d'y arriver. Dés que sa lecture est finie, il regarde derriere lui, comme un Voyageur curieux, qui étant arrivé sur une montagne, se tourne, & prend plaisir à considerer de ce point de vûë, tout le chemin qu'il a suivi, & tous les beaux endroits qu'il a traversez.

Une circonstance bien choisie, un mot bien rapporté, un geste qui a rapport au genie, ou à l'humeur d'un homme, est un trait original & précieux dans l'Histoire. Il vous met devant les yeux cet homme tout entier. C'est ce que Plutarque & Sue-

tone ont fait parfaitement : c'eſt ce qu'on trouve avec plaiſir dans le Cardinal d'Oſſat. Vous croyez voir Clement VIII. qui lui parle tantôt à cœur ouvert, & tantôt avec reſerve.

Un Hiſtorien doit retrancher beaucoup d'épithetes ſuperfluës, & d'autres ornemens du diſcours. Par ce retranchement il rendra ſon Hiſtoire plus courte, plus vive, plus ſimple, plus gracieuſe. Il doit inſpirer par une pure narration la plus ſolide morale, ſans moraliſer. Il doit éviter les ſentences, comme de vrais écuëils. Son Hiſtoire ſera aſſez ornée, pourvû qu'il y mette avec le véritable ordre, une diction claire, pure, courte & noble. *Nihil eſt in hiſtoria*, dit Ciceron, *pura & illuſtri brevitate dulcius.* L'Hiſtoire perd beaucoup à être parée. Rien n'eſt plus digne de

De claris Oratoribus num. 262.

Ciceron que cette remarque sur les Commentaires de Cesar : Ibid. *Commentarios quosdam scripsit, rerum suarum, valde quidem probandos.* NUDI *enim sunt, recti, & venusti, omni ornatu orationis tamquam veste detracta. Sed dum voluit alios habere parata, unde sumerent, qui vellent scribere historiam,* INEPTIS *gratum fortasse fecit, qui volunt illa calamistris inurere, sanos quidem homines à scribendo deterruit.* Un bel esprit méprise une Histoire *nuë*. Il veut l'habiller, l'orner de broderie, & la *friser*. C'est une erreur, *ineptis*. L'homme judicieux, & d'un goût exquis, desespere d'ajoûter rien de beau à cette nudité si noble & si majestueuse.

Le point le plus necessaire, & le plus rare pour un Historien, est qu'il sçache exactement la forme du gouvernement, & le détail des mœurs de la Nation,

dont il écrit l'Hiſtoire, pour chaque ſiécle. Un Peintre, qui ignore ce qu'on nomme *il coſtumè*, ne peint rien avec verité. Les Peintres de l'Ecole Lombarde, qui ont d'ailleurs ſi naïvement repreſenté la Nature, ont manqué de ſcience en ce point. Ils ont peint le Grand Prêtre des Juifs, comme un Pape ; & les Grecs de l'Antiquité, comme les hommes qu'ils voyoient en Lombardie. Il n'y auroit neanmoins rien de plus faux & de plus choquant que de peindre les François du temps de Henry II. avec des perruques & des cravates, ou de peindre les François de nôtre temps avec des barbes & des fraiſes. Chaque Nation a ſes mœurs tres-differentes de celles des peuples voiſins. Chaque peuple change ſouvent pour ſes propres mœurs. Les Perſes pendant

Cyroped. l'enfance de Cyrus étoient aussi simples, que les Medes leurs voisins étoient mous & fastueux. Les Perses prirent dans la suite cette molesse & cette vanité. Un Historien montreroit une ignorance grossiere, s'il representoit les repas de Curius ou de Fabricius, comme ceux de Lucullus ou d'Apicius. On riroit d'un Historien qui parleroit de la magnificence de la Cour des Rois de Lacedemone, ou de celle de Numa. Il faut peindre la puissante & heureuse pauvreté des anciens Romains,

Virgile *Parvoque potentem, &c.*
Æneid. lib. VI. v. 843. *Parvoque beatum, &c.*

Il ne faut pas oublier combien les Grecs étoient encore simples & sans faste du temps d'Alexandre, en comparaison des Asiatiques. Le discours de Cariléme Quin. Curt. à Darius le fait assez voir. Il

n'eſt point permis de repreſenter la maiſon tres-ſimple, où Auguſte vécut quarante ans, avec la maiſon d'or que Neron fit faire bientôt aprés.

Roma domus fiet: Veïos migrate Quirites,
Si non & Veïos occupat iſta domus.

Nôtre Nation ne doit point être peinte d'une façon uniforme. Elle a eu des changemens continuels. Un Hiſtorien qui repreſentera Clovis environné d'une Cour polie, galante, & magnifique, aura beau être vrai dans les faits particuliers; il ſera faux pour le fait principal des mœurs de toute la Nation. Les Francs n'étoient alors qu'une troupe errante & farouche, preſque ſans Loix & ſans Police, qui ne faiſoit que des ravages & des invaſions. Il ne faut pas confondre les Gaulois polis par les Ro-

mains avec ces Francs si barbares. Il faut laisser voir un rayon de politesse naissante sous l'Empire de Charlemagne ; mais elle doit s'évanoüir d'abord. La prompte chûte de sa maison replongea l'Europe dans une affreuse barbarie. S. Loüis fut un prodige de raison & de vertu dans un siécle de fer. A peine sortons-nous de cette longue nuit. La resurrection des Lettres & des Arts a commencé en Italie, & a passé en France fort tard. La mauvaise subtilité du bel esprit en a retardé le progrés.

Les changemens dans la forme du gouvernement d'un Peuple doivent être observez de prés. Par exemple, il y avoit d'abord chez nous des terres *saliques* distinguées des autres terres, & destinées aux Militaires de la Nation. Il ne faut jamais con-

fondre les Comtez *beneficiaires* du temps de Charlemagne, qui n'étoient que des emplois perſonnels, avec les Comtez *hereditaires*, qui devinrent ſous ſes ſucceſſeurs des établiſſemens de familles. Il faut diſtinguer les Parlemens de la ſeconde Race, qui étoient les aſſemblées de la Nation, d'avec les divers Parlemens établis par les Rois de la troiſiéme Race dans les Provinces, pour juger des procés des particuliers. Il faut connoître l'origine des Fiefs, le ſervice des feudataires, l'affranchiſſement des ſerfs, l'accroiſſement des Communautez, l'élevation du Tiers-Etat, l'introduction des Clercs praticiens, pour être les Conſeillers des Nobles peu inſtruits des Loix, & l'établiſſement des troupes à la ſolde du Roi, pour éviter les ſurpriſes des Anglois éta-

blis au milieu du Royaume. Les mœurs & l'état de tout le corps de la Nation ont changé d'âge en âge. Sans remonter plus haut, le changement des mœurs est presque incroyable depuis le regne d'Henry IV. Il est cent fois plus important d'observer ces changemens de la Nation entiere, que de rapporter simplement des faits particuliers.

Si un homme éclairé s'appliquoit à écrire sur les regles de l'Histoire, il pourroit joindre les exemples aux préceptes. Il pourroit juger des Historiens de tous les siécles. Il pourroit remarquer qu'un excellent Historien, est peut-être encore plus rare qu'un grand Poëte.

Herodote, qu'on nomme le pere de l'Histoire, raconte parfaitement. Il a même de la grace par la varieté des matieres; mais

son ouvrage est plûtôt un recueïl de relations de divers païs, qu'une Histoire qui ait de l'unité avec un veritable ordre.

Xenophon n'a fait qu'un Journal dans sa retraite des dix mille. Tout y est précis & exact, mais uniforme. Sa Cyropedie est plûtôt un Roman de Philosophie, comme Ciceron l'a crû, qu'une Histoire veritable.

Polybe est habile dans l'Art de la Guerre & dans la Politique; mais il raisonne trop, quoiqu'il raisonne tres-bien. Il va au de-là des bornes d'un simple Historien. Il développe chaque évenement dans sa cause. C'est une anatomie exacte. Il montre par une espece de méchanique qu'un tel Peuple doit vaincre un tel autre Peuple, & qu'une telle paix faite entre Rome & Carthage ne sçauroit durer.

Thucydide & Tite-Live ont de tres-belles Harangues ; mais ſelon les apparences ils les compoſent au lieu de les rapporter. Il eſt tres-difficile qu'ils les ayent trouvées telles dans les originaux du tems. Tite-Live ſçavoit beaucoup moins exactement que Polybe la guerre de ſon ſiécle.

Salluſte a écrit avec une nobleſſe & une grace ſinguliere : mais il s'eſt trop étendu en peintures des mœurs, & en portraits des perſonnes dans deux Hiſtoires tres-courtes.

Tacite montre beaucoup de génie, avec une profonde connoiſſance des cœurs les plus corrompus ; mais il affecte trop une briéveté myſterieuſe. Il eſt trop plein de tours Poëtiques dans ſes deſcriptions. Il a trop d'eſprit : il rafine trop : il attribuë aux plus ſubtils reſſorts de la Politique, ce qui

qui ne vient ſouvent que d'un mécompte, que d'une humeur bizarre, que d'un caprice. Les plus grands évenemens ſont ſouvent cauſez par les cauſes les plus mépriſables. C'eſt la foibleſſe, c'eſt l'habitude, c'eſt la mauvaiſe honte, c'eſt le dépit, c'eſt le conſeil d'un affranchi, qui décide, pendant que Tacite creuſe pour découvrir les plus grands rafinemens dans les Conſeils de l'Empereur. Preſque tous les hommes ſont médiocres & ſuperficiels pour le mal comme pour le bien. Tibere, l'un des plus méchants hommes que le monde ait vûs, étoit plus entraîné par ſes craintes, que déterminé par un plan ſuivi.

D'Avila ſe fait lire avec plaiſir; mais il parle comme s'il étoit entré dans les conſeils les plus ſecrets. Un ſeul homme ne peut

jamais avoir eu la confiance de tous les partis opposez. De plus chaque homme avoit quelque secret, qu'il n'avoit garde de confier à celui qui a écrit l'Histoire. On ne sçait la verité que par morceaux. L'Historien qui veut m'apprendre ce que je vois qu'il ne peut pas sçavoir, me fait douter sur les faits m mes qu'il sçait.

Cette Critique des Historiens anciens & modernes seroit tres-utile & tres-agreable, sans blesser aucun Auteur vivant.

IX.

Réponse à une objection sur ces divers Projets.

Voici une objection qu'on ne manquera pas de me faire. L'Académie, dira-t-on, n'adoptera jamais ces divers Ouvrages, sans les avoir examinez. Or il n'est gueres vrai-semblable qu'un Auteur, aprés avoir pris une peine

infinie, veüille soûmettre tout son ouvrage à la correction d'une nombreuse Assemblée, où les avis seront peut-être fort partagez. Il n'y a donc gueres d'apparence que l'Académie adopte cet Ouvrage.

Ma réponse est courte. Je suppose que l'Académie ne l'adoptera point. Elle se bornera à inviter les particuliers à ce travail. Chacun d'eux pourra la consulter dans ses Assemblées. Par exemple l'Auteur de la Rhétorique y proposera ses doutes sur l'Eloquence. Messieurs les Académiciens lui donneront leurs conseils, & les opinions pourront être diverses. L'Auteur en profitera selon ses vûës, sans se géner.

Les raisonnemens qu'on feroit dans les Assemblées sur de telles questions, pourroient être redigez par écrit dans une espece de

Journal, que M. le Secretaire composeroit sans partialité. Ce Journal contiendroit de courtes Dissertations, qui perfectionneroient le goût, & la critique. Cette occupation rendroit Messieurs les Académiciens assidus aux Assemblées. L'éclat & le fruit en seroient grands dans toute l'Europe.

X.

Il est vrai que l'Académie pourroit se trouver souvent partagée sur ces questions. L'amour des Anciens dans les uns, & celui des Modernes dans les autres pourroit les empêcher d'être d'accord. Mais je ne suis nullement allarmé d'une guerre civile, qui seroit si douce, si polie, & si moderée. Il s'agit d'une matiere, où chacun peut suivre en liberté son goût & ses idées. Cette

émulation peut être utile aux Lettres. Oserai-je proposer ici ce que je pense là-dessus?

1°. Je commence par souhaiter que les Modernes surpassent les Anciens. Je serois charmé de voir dans nôtre siécle, & dans nôtre Nation des Orateurs plus vehements que Demosthene, & des Poëtes plus sublimes qu'Homere. Le monde, loin d'y perdre, y gagneroit beaucoup. Les Anciens ne seroient pas moins excellens qu'ils l'ont toûjours été, & les Modernes donneroient un nouvel ornement au genre humain. Il resteroit toûjours aux Anciens la gloire d'avoir commencé, d'avoir montré le chemin aux autres, & de leur avoir donné dequoi enchérir sur eux.

2°. Il y auroit de l'entêtement à juger d'un Ouvrage par sa date.

Horat. lib. II. Ep. I. verſ. 21. & ſeq.

Et niſi quæ terris ſemota, ſuiſque
Temporibus defuncta videt, faſtidit,
& odit.
Si, quia Græcorum ſunt antiquiſſima
quæque
Scripta vel optima . . . . . .
Scire velim pretium chartis, quotus
arroget annus.
Qui redit ad faſtos, & virtutem æſti-
mat annis.
Miraturque nihil, niſi quod Libitina
ſacravit.
Si veteres ita miratur, laudatque
Poëtas
Ut nihil ante ferat, nihil illis com-
paret, errat.
Quod ſi tam Græcis novitas inviſa
fuiſſet,
Quam nobis, quid nunc eſſet vetus,
aut quid haberet,
Quod legeret, tereretque viritim pu-
blicus uſus.

Si Virgile n'avoit point osé marcher ſur les pas d'Homere, ſi Horace n'avoit pas eſperé de ſuivre de prés Pindare, que n'au-

rions-nous pas perdu? Homere & Pindare mêmes ne sont point parvenus tout à coup à cette haute perfection. Ils ont eu sans doute avant eux d'autres Poëtes, qui leur avoient applani la voye, & qu'ils ont enfin surpassez. Pourquoi les nôtres n'auroient-ils pas la même esperance? Qu'est-ce qu'Horace ne s'est point promis?

Dicam insigne, recens, adhuc
Indictum ore alio . . . . . .
Nihil parvum, aut humili modo,
Nil mortale loquar.

Lib. III. Od. 11. vers. 7. & seq.

Exegi monimentum ære perennius
. . . .
Non omnis moriar, multaque pars mei, &c.

Ibid. Ode 30. vers. 1. &c.

Pourquoi ne laissera-t-on pas dire de même à Malherbe?

Apollon à portes ouvertes, &c. *Lib. 3. Ode 11. v. 141.*

3°. J'avouë que l'émulation des Modernes seroit dangereuse,

si elle se tournoit à mépriser les Anciens, & à négliger de les étudier. Le vrai moyen de les vaincre, est de profiter de tout ce qu'ils ont d'exquis, & de tâcher de suivre encore plus qu'eux leurs idées sur l'imitation de la belle nature. Je crierois volontiers à tous les Auteurs de nôtre temps que j'estime, & que j'honore le plus,

Art. Poët. vers. 268.

vos exemplaria Græca
Nocturna versate manu, versate diurna.

Si jamais il vous arrive de vaincre les Anciens, c'est à eux-mêmes que vous devrez la gloire de les avoir vaincus.

4°. Un Auteur sage & modeste doit se défier de soi, & des loüanges de ses amis les plus estimables. Il est naturel que l'amour propre le séduise un peu, & que l'amitié pousse un peu au de-là.

de-là des bornes l'admiration de ses amis pour ses talents. Que doit-il donc faire, si quelque ami charmé de ses écrits lui dit,

Nescio quid majus nascitur Iliade? Propert. Lib. II. Eleg. ult.

Il n'en doit pas moins être tenté d'imiter le grand & sage Virgile; ce Poëte vouloit en mourant brûler son Eneïde, qui a instruit & charmé tous les siécles. Quiconque a vû, comme ce Poëte, d'une vûë nette, le grand & le parfait, ne peut se flatter d'y avoir atteint. Rien n'acheve de remplir son idée, & de contenter toute sa délicatesse. Rien n'est ici-bas entierement parfait:

Nihil est ab omni
Parte beatum. Horat. Lib. II. Od. 16. vers. 28.

Ainsi quiconque a vû le vrai parfait, sent qu'il ne l'a pas égalé, & quiconque se flatte de l'avoir égalé, ne l'a pas vû assez distinc-

tement. On a un esprit borné avec un cœur foible & vain, quand on est bien content de soi & de son ouvrage. L'Auteur content de soi est d'ordinaire content tout seul:

Idem. Art. Poët. vers. 444.

Quin sine rivali, teque, & tua solus amares.

Un tel Auteur peut avoir de rares talents: mais il faut qu'il ait plus d'imagination, que de jugement & de saine critique. Il faut au contraire, pour former un Poëte égal aux anciens, qu'il montre un jugement superieur à l'imagination la plus vive & la plus féconde. Il faut qu'un Auteur resiste à tous ses amis, qu'il retouche souvent ce qui a été déja applaudi, & qu'il se souvienne de cette regle,

Ibid. vers. 388.

Nonumque prematur in annum.

5°. Je suis charmé d'un Auteur

qui s'efforce de vaincre les anciens, ſuppoſé même qu'il ne parvienne pas à les égaler. Le public doit louër ſes efforts, l'encourager, eſperer qu'il pourra atteindre encore plus haut dans la ſuite, & admirer ce qu'il a déja d'approchant des anciens modéles:

. . . . *Feliciter audet.*

Je voudrois que tout le Parnaſſe le comblât d'éloges:

Proxima Phœbi Virgil.
Verſibus ille facit. . . . . Eclog. VII. verſ. 22.
. . . .
Paſtores hedera creſcentem ornate poëtam. Ibid. verſ. 27.

Plus un Auteur conſulte avec défiance de ſoi ſur un ouvrage, qu'il veut encore retoucher, plus il eſt eſtimable:

. . . *Hæc, quæ Varo necdum perfecta canebat.* Virgil. Eclog. IX. verſ. 26.

J'admire un Auteur, qui dit en

lui-même ces belles paroles,

Ibid. verſ. 35. & 36.

Nam neque adhuc Varo videor, nec dicere Cinnâ
Digna, ſed argutos inter ſtrepere anſer olores.

Alors je voudrois que tous* les partis ſe réüniſſent pour le louër:

* Idem Eclog. VI. verſ. 66.

Utque viro Phœbi chorus aſſurrexerit omnis.

Si cet Auteur eſt encore mécontent de ſoi, quoique le public en ſoit trés content, ſon goût & ſon génie ſont au deſſus de l'ouvrage même, pour lequel il eſt admiré.

6°. Je ne crains pas de dire que les anciens les plus parfaits ont des imperfections. L'humanité n'a permis en aucun temps d'atteindre à une perfection abſoluë. Si j'étois réduit à ne juger des anciens que par ma ſeule critique, je ſerois timide en ce point. Les an-

ciens ont un grand avantage; faute de connoître parfaitement leurs mœurs, leur langue, leur goût, leurs idées, nous marchons à tâtons en les critiquant. Nous aurions été peut-être plus hardis censeurs contr'eux, si nous avions été leurs contemporains. Mais je parle des anciens sur l'autorité des anciens mêmes. Horace, ce critique si penetrant, & si charmé d'Homere, est mon garent, quand j'ose soûtenir, que ce grand Poëte s'assoupit un peu quelquefois dans un long Poëme.

——— Quandoque bonus dormitat Homerus. *Art. Poët. vers. 359. 360.*
Verum opere in longo fas est obrepere somnum.

Veut-on par une prévention manifeste donner à l'antiquité plus qu'elle ne demande, & condamner Horace pour soûtenir contre l'évidence du fait, qu'Ho-

mere n'a jamais aucune inégalité ?

70. S'il m'eſt permis de propoſer ma penſée, ſans vouloir contredire celle des perſonnes plus eſclairées que moi, j'avouërai qu'il me ſemble voir divers défauts dans les anciens les plus eſtimables. Par exemple je ne puis goûter les Chœurs dans les Tragedies; Ils interrompent la vraïe action; Je n'y trouve point une exacte vrai-ſemblance, parce que certaines ſcenes ne doivent point avoir une troupe de Spectateurs. Les diſcours du Chœur ſont ſouvent vagues & inſipides; Je ſoupçonne toûjours que ces eſpeces d'intermedes avoient été introduits avant que la Tragedie eût atteint à une certaine perfection. De plus je remarque dans les Anciens des plaiſanteries, qui ne ſont guere délicates. Ciceron, le grand

Ciceron même, en fait de tres-froides sur des jeux de mots ; Je ne retrouve point Horace dans cette petite Satyre,

Proscripti regis Rupili pus, atque venenum. Lib. I. Sat. VII. vers. 1.

En la lisant on baailleroit, si on ignoroit le nom de son Auteur. Quand je lis cette merveilleuse Ode du même Poëte,

Qualem ministrum fulminis alitem, Lib. IV. Od. IV. vers. 1.

Je suis toûjours attristé d'y trouver ces mots, *Quibus mos unde deductus, &c.* Ostez cet endroit, l'ouvrage demeure entier & parfait. Dites qu'Horace a voulu imiter Pindare par cette espece de parenthése, qui convient au transport de l'Ode; Je ne dispute point ; mais je ne suis pas assez touché de l'imitation, pour goûter cette espece de parenthése, qui

paroît si froide & si postiche. J'admets un beau desordre, qui vient du transport, & qui a son art caché. Mais je ne puis approuver une distraction, pour faire une remarque curieuse sur un petit détail ; elle ralentit tout. Les injures de Ciceron contre Marc-Antoine ne me paroissent nullement convenir à la noblesse & à la grandeur de ses discours. Sa fameuse lettre à Lucceïus est pleine de la vanité la plus grossiere & la plus ridicule. On en trouve à peu prés autant dans les lettres de Pline le jeune ; Les Anciens ont souvent une affectation, qui tient un peu de ce que nôtre nation nomme *pédanterie*. Il peut se faire que faute de certaines connoissances, que la vraye Religion & la physique nous ont données, ils admiroient un peu trop diverses choses que nous n'admirons gueres.

8o. Les Anciens les plus ſages ont pû eſperer, comme les Modernes, de ſurpaſſer les modéles mis devant leurs yeux. Par exemple, pourquoi Virgile n'auroit-il pas eſperé de ſurpaſſer par la deſcente d'Enée aux enfers dans ſon VI. Livre cette évocation des ombres qu'Homere nous repreſente dans le païs des Cimmeriens? Il eſt naturel de croire que Virgile, malgré ſa modeſtie, a pris plaiſir à traiter dans ſon IV. Livre de l'Eneïde quelque choſe d'original, qu'Homere n'avoit point touché. *Odyſſ. L. XI*

9o. J'avouë que les Anciens ont un grand deſavantage par le défaut de leur Religion, & par la groſſiereté de leur Philoſophie. Du temps d'Homere leur Religion n'étoit qu'un tiſſu monſtrueux de Fables auſſi ridicules que les Contes de Fées. Leur Phi-

losophie n'avoit rien que de vain & de superstitieux. Avant Socrate la Morale étoit trés imparfaite, quoi que les Legislateurs eussent donné d'excellentes regles pour le gouvernement des peuples. Il faut même avouër que Platon fait rai onner foiblement Socrate sur l'immortalité de l'ame. Ce bel endroit de Virgile,

Georg. II. vers. 490.

Fœlix, qui potuit rerum cognoscere causas, &c.

aboutit à mettre le bonheur des hommes sages à se délivrer de la crainte des présages & de l'enfer. Ce Poëte ne promet point d'autre recompense dans l'autre vie à la vertu la plus pure & la plus heroïque, que le plaisir de jouër sur l'herbe, ou de combattre sur le sable, ou de danser & de chanter des Vers, ou d'avoir des chevaux, ou de mener des chariots, & d'avoir des armes. Encore ces

hommes & ces ſpectacles, qui les amuſoient, n'étoient-ils plus que de vaines ombres; encore ces ombres gémiſſoient par l'impatience de rentrer dans des corps, pour recommencer toutes les miſeres de cette vie, qui n'eſt qu'une maladie par où l'on arrive à la mort, *Mortalibus ægris.* Voilà ce que l'antiquité propoſoit de plus conſolant au genre humain :

Pars in gramineis exercent membra paleſtris, &c. *Idem Æneid. VI. verſ. 642.*

. . . .

Quæ lucis miſeris tam dira cupido ? *Ibid. v. 721.*

Les Heros d'Homere ne reſſemblent point à d'honnêtes gens, & les Dieux de ce Poëte ſont fort au deſſous de ces Heros mêmes ſi indignes de l'idée, que nous avons de l'honnête homme. Perſonne ne voudroit avoir un pere auſſi vicieux que Jupiter, ni une femme auſſi inſupportable que Junon,

encore moins aussi infame que Venus: qui voudroit avoir un ami aussi brutal que Mars, ou un domestique aussi larron que Mercure? Ces Dieux semblent inventez tout exprés par l'ennemi du genre humain, pour autoriser tous les crimes, & pour tourner en dérision la Divinité. C'est ce qui a fait dire à Longin qu'Homere a fait *des Dieux des hommes qui furent au siege de Troye, & qu'au contraire des Dieux mêmes, il en a fait des hommes.* Il ajoûte que *le Legislateur des Juifs, qui n'étoit pas un homme ordinaire, ayant fort bien conçû la grandeur & la puissance de Dieu, l'a exprimée dans toute sa dignité au commencement de ses loix par ces paroles:* « *Dieu dit que la lumiere se fasse,* » *& elle se fit; que la terre se fasse,* » *& elle fut faite.*

Subl. ch. 7.

100. Il faut avouër, qu'il y a par-

mi les Anciens peu d'Auteurs excellents, & que les Modernes en ont quelques-uns, dont les Ouvrages ſont précieux. Quand on ne lit point les Anciens avec une avidité de ſçavant, ni par le beſoin de s'inſtruire de certains faits, on ſe borne par gouſt à un petit nombre de livres Grecs & Latins. Il y en a fort peu d'excellents, quoi que ces deux Nations ayent cultivé ſi long-temps les lettres; Il ne faut donc pas s'étonner ſi nôtre ſiecle, qui ne fait que ſortir de la barbarie, à peu de livres François qui meritent d'être ſouvent relus avec un tres grand plaiſir. Il me ſeroit facile de nommer beaucoup d'Anciens, comme Ariſtophane, Plaute, Seneque le tragique, Lucain, & Ovide même, dont on ſe paſſe volontiers. Je nommerois auſſi ſans peine un nombre aſſez conſiderable d'Au-

teurs modernes, qu'on gouste & qu'on admire avec raison. Mais je ne veux nommer personne, de peur de blesser la modestie de ceux que je nommerois, & de manquer aux autres, en ne les nommant pas.

Il faut d'un autre côté considerer ce qui est à l'avantage des Anciens. Outre qu'ils nous ont donné presque tout ce que nous avons de meilleur; de plus il faut les estimer jusques dans les endroits, qui ne sont pas exempts de défauts. Longin remarque qu'*il faut*
Subl. ch. 27. *craindre la bassesse dans un discours si poli & si limé.* Il ajouste que *le grand ..... est glissant & dangereux ..... quoi que j'aye remarqué*, dit-il encore, *plusieurs fautes dans Homere, & dans tous les plus celebres Auteurs, quoi que je sois peut-être l'homme du monde, à qui elles plaisent le moins, j'estime aprés*

tout, ... qu'elles sont de petites negligences, qui leur ont échappé, parce que leur esprit, qui ne s'étudioit qu'au grand, ne pouvoit pas s'arrêter aux petites choses ..... tout ce qu'on gagne à ne point faire de fautes, est de n'être point repris. Mais le grand se fait admirer. Ce judicieux critique croit que c'est dans le declin de l'âge, qu'Homere a quelquefois un peu *sommeillé* par les longues narrations de l'Odyssée. Mais il ajouste que cet affoiblissement *est aprés tout la vieillesse d'Homere.* Subl. ch. 7. En effet certains traits negligez des grands peintres sont fort au dessus des ouvrages les plus leschez des Peintres mediocres. Le censeur mediocre ne gouste point le sublime, il n'en est point saisi. Il s'occupe bien plûtôt d'un mot deplacé, ou d'une expression negligée; Il ne voit qu'à demi la beauté du plan general,

l'ordre & la force qui regnent par tout. J'aimerois autant le voir occupé de l'orthographe, des points interrogants, & des virgules. Je plains l'Auteur qui est entre ses mains, & à sa merci, *Barbarus has segetes!* Le censeur, qui est grand dans sa censure, se passionne pour ce qui est grand dans l'ouvrage. Il *méprise*, selon l'expression de Longin, *une exacte & scrupuleuse délicatesse*. Horace est de ce goust :

Virgil. *Eclog. I. vers. 72.*

Subl. ch. 29.

Art. Poët. v. 351. & seq.

Verum ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis, quas aut incuria fudit,
Aut humana parum cavit natura.

De plus la grossiereté difforme de la Religion des Anciens, & le défaut de vraye Philosophie morale, où ils étoient avant Socrate, doivent en un certain sens faire un grand honneur à l'antiquité. Homere a dû sans doute peindre

peindre ses Dieux, comme la Religion les enseignoit au monde idolâtre en son temps. Il devoit representer les hommes, selon les mœurs, qui regnoient alors dans la Grece, & dans l'Asie mineure. Blâmer Homere d'avoir peint fidélement d'aprés nature, c'est reprocher à M. Mignard, à M. de Troye, à M Rigaut d'avoir fait des portraits ressemblans. Voudroit-on qu'on peignît Momus comme Jupiter, Silene comme Apollon, Alecto comme Venus, Thersite comme Achille? Voudroit-on qu'on peignît la Cour de nôtre temps avec les fraises, & les barbes des regnes passez? Ainsi Homere ayant dû peindre avec verité, ne faut-il pas admirer l'ordre, la proportion, la grace, la force, la vie, l'action, & le sentiment qu'il a donné à toutes ses peintures? Plus la Reli-

gion étoit monſtrueuſe & ridicule, plus il faut l'admirer de l'avoir relevée par tant de magnifiques images. Plus les mœurs étoient groſſieres, plus il faut être touché de voir, qu'il ait donné tant de force à ce qui eſt en ſoi ſi irrégulier, ſi abſurde, & ſi choquant. Que n'auroit-il point fait, ſi on lui euſt donné à peindre un Socrate, un Ariſtide, un Timoleon, un Agis, un Cleomene, un Numa, un Camille, un Brutus, un Marc Aurele?

Diverſes perſonnes ſont dégoûtées de la frugalité des mœurs, qu'Homere dépeint. Mais outre qu'il faut que le Poëte s'attache à la reſſemblance pour cette antique ſimplicité, comme pour la groſſiereté de la Religion Payenne; de plus rien n'eſt ſi aimable que cette vie des premiers hommes. Ceux qui cultivent leur rai-

son, & qui aiment la vertu, peuvent-ils comparer le luxe vain & ruineux, qui est en nôtre temps la peste des mœurs, & l'opprobre de la nation, avec l'heureuse & élegante simplicité, que les Anciens nous mettent devant les yeux? En lisant Virgile je voudrois être avec ce vieillard qu'il me montre:

Namque sub Oebaliæ memini me turribus altis, Georg. IV. vers. 125. & seq.
Qua niger humectat flaventia culta Galesus,
Corycium vidisse senem, cui pauca relicti
Jugera ruris erant, nec fertilis illa juvencis
Nec pecori opportuna seges. . . . .
Regum æquabat opes animis: seraque revertens
Nocte domum, dapibus mensas onerabat inemptis.
Primus vere rosam, atque autumno carpere poma.

Et cum tristis hyems etiam nunc frigore saxa
Rumperet, & glacie cursus frænaret aquarum,
Ille comam mollis jam tum tondebat acanthi,
Æstatem increpitans seram, Zephyrosque morantes.

Homere n'a-t-il pas dépeint avec grace l'Isle de Calypso, & les jardins d'Alcinoüs, sans y mettre ni marbre, ni dorure? Les occupations de Nausicaa ne sont-elles pas plus estimables que le jeu, & que les intrigues des femmes de nôtre temps? Nos peres en auroient rougi, & on ose mépriser Homere, pour n'avoir pas peint par avance ces mœurs monstrueuses, pendant que le monde étoit encore assez heureux pour les ignorer.

Virgile, qui voyoit de prés toute la magnificence de Rome, a

tourné en grace, & en ornement de son Poëme la pauvreté du Roi Evandre:

Talibus inter se dictis ad tecta subibant *Æn. VIII. vers. 359. & seq.*
Pauperis Evandri, passimque armenta videbant,
Romanoque foro, & lautis mugire Carinis.
Ut ventum ad sedes, Hæc, inquit, limina victor
Alcides subiit; Hæc illum regia cepit.
Aude hospes contemnere opes, & te quoque dignum
Finge Deo, rebusque veni non asper egenis.
Dixit & angusti subter fastigia tecti
Ingentem Æneam duxit, stratisque locavit
Effultum foliis, & pelle Libystidis ursæ.

La honteuse lâcheté de nos mœurs nous empêche de lever les yeux pour admirer le sublime de ces paroles, *Aude hospes contemnere opes.*

Le Titien, qui a excellé pour le païsage, peint un vallon plein de fraîcheur avec un clair ruisseau, des montagnes escarpées & des loingtains, qui s'enfuyent dans l'horison. Il se garde bien de peindre un riche parterre avec des jets d'eaux, & des bassins de marbre. Tout de même Virgile ne peint point des Senateurs fastueux, & occupez d'intrigues criminelles ; mais il represente un laboureur innocent, & heureux dans sa vie rustique :

Georg. I. vers. 106. & seq.

Deinde satis fluvium inducit, rivosque sequentes,
Et cum exustus ager morientibus astuat herbis,
Ecce supercilio clivosi tramitis undam
Elicit: Illa cadens raucum per levia murmur
Saxa ciet, scatebrisque arentia temperat arva.

Virgile va même jusqu'à com-

parer ensemble une vie libre, paisible & champêtre avec les voluptez mêlées de trouble, dont on joüit dans les grandes fortunes. Il n'imagine rien d'heureux qu'une sage mediocrité, où les hommes seroient à l'abri de l'envie pour les prosperitez, & de la compassion pour les miseres d'autrui :

Illum non populi fasces, non purpura Regum
Flexit . . . .
Neque ille
Aut doluit miserans inopem, aut invidit habenti.
Quos rami fructus, quos ipsa volentia rura
Sponte tulere sua, carpsit, nec ferrea jura, &c.

Georg. II. v. 495. &c.

Horace fuyoit les délices & la magnificence de Rome, pour s'enfoncer dans la solitude :

Omitte mirari beatæ
Fumum, & opes, strepitumque Romæ.

Lib. III. Od. XXIX. vers. 4. 5.

Lib. I. Ep. VII. v. 44.

Mihi jam non regia Roma,
Sed vacuum Tibur placet, aut imbelle Tarentum.

Quand les Poetes veulent charmer l'imagination des hommes, ils les conduisent loin des grandes villes; Ils leur font oublier le luxe de leur siecle; Ils les ramenent à l'âge d'or; Ils representent des bergers dansant sur l'herbe fleurie à l'ombre d'un bocage, dans une saison délicieuse, plûtôt que des Cours agitées, & des grands qui sont malheureux par leur grandeur même,

Agreables deserts, séjour de l'innocence,
Où loin des vains objets de la magnificence
Commence mon repos, & finit mon tourment,
Vallons, fleuves, rochers, aimable solitude,
Si vous fûtes témoin de mon inquiétude,

Soyez-le

Soyez le desormais de mon contentement.

Rien ne marque tant une nation gâtée que ce luxe dédaigneux, qui rejette la frugalité des Anciens. C'est cette dépravation, qui renversa Rome. *Insuevit*, dit Saluste, *amare, potare, signa, tabulas pictas, vasa cælata mirari ..... divitiæ honori esse cœperunt .... hebescere virtus, paupertas probro haberi .... domos, atque villas .... in urbium modum exædificatas ..... à privatis compluribus subversos montes, maria constrata esse, quibus mihi ludibrio videntur fuisse divitiæ .. ... vescendi causa, terra marique omnia exquirere.* J'aime cent fois mieux la pauvre Ithaque d'Ulysse qu'une ville brillante par une si odieuse magnificence. Heureux les hommes, s'ils se contentoient des plaisirs, qui ne coustent ni crime, ni

Bell. Catilin.

ruïne. C'est nôtre folle & cruelle vanité, & non pas la noble simplicité des Anciens, qu'il faut corriger.

Je ne crois point (& c'est peut-être ma faute,) ce que divers sçavans ont crû ; Ils disent qu'Homere a mis dans ses Poëmes la plus profonde politique, la plus pure morale, & la plus sublime Theologie. Je n'y apperçois point ces merveilles ; Mais j'y remarque un but d'instruction utile pour les Grecs, qu'il vouloit voir toûjours unis, & superieurs aux Asiatiques. Il montre que la colere d'Achille contre Agamemnon a causé plus de malheurs à la Grece, que les armes des Troyens :

Lib. I. Ep. II. v. 14.

Quidquid delirant Reges, plectuntur Achivi.
Seditione, dolis, &c.

En vain les Platoniciens du bas

empire, qui imposoient à Julien, ont imaginé des allegories & de profonds mysteres dans les Divinitez qu'Homere dépeint. Ces mysteres sont chimeriques; l'Ecriture, les Peres, qui ont refuté l'idolâtrie, l'évidence même du fait, montrent une Religion extravagante & monstrueuse; mais Homere ne l'a pas faite. Il l'a trouvée, il n'a pû la changer. Il l'a ornée; il a caché dans son ouvrage un grand Art, il a mis un ordre qui excite sans cesse la curiosité du Lecteur. Il a peint avec naïveté, grace, force, majesté, passion. Que veut-on de plus?

Il est naturel que les Modernes, qui ont beaucoup d'élegance & de tours ingenieux, se flattent de surpasser les Anciens, qui n'ont que la simple nature. Mais je demande la permission de faire ici une espece d'apologue; les in-

venteurs de l'Architecture qu'on nomme *Gothique*, & qui est, dit-on, celle des Arabes, crurent sans doute avoir surpassé les Architectes Grecs. Un édifice Grec n'a aucun ornement, qui ne serve qu'à orner l'ouvrage; Les pieces necessaires pour le soûtenir, ou pour le mettre à couvert, comme les colomnes, & la corniche, se tournent seulement en grace par leurs proportions. Tout est simple, tout est mesuré, tout est borné à l'usage. On n'y voit, ni hardiesse, ni caprice, qui impose aux yeux. Les proportions sont si justes, que rien ne paroît fort grand, quoi que tout le soit. Tout est borné à contenter la vraye raison : au contraire l'Architecte Gothique éleve sur des pilliers trés minces, une voute immense, qui monte jusqu'aux nuës: On croit que tout va tomber; mais

tout dure pendant bien des siecles. Tout est plein de fenêtres, de roses & de pointes. La pierre semble découpée, comme du carton. Tout est à jour, tout est en l'air. N'est-il pas naturel que les premiers Architectes Gothiques se soient flattez d'avoir surpassé par leur vain rafinement la simplicité Grecque ? Changez seulement les noms ; mettez les Poëtes, & les Orateurs en la place des Architectes. Lucain devoit naturellement croire, qu'il étoit plus grand que Virgile. Seneque le tragique pouvoit s'imaginer qu'il brilloit bien plus que Sophocle. Le Tasse a pû esperer de laisser derriere lui Virgile & Homere. Ces Auteurs se seroient trompez, en pensant ainsi ; Les plus excellents Auteurs de nos jours doivent craindre de se tromper de même.

peut être trop dit, quoi-que je n'aye prétendu dire aucun mot, qui me rende partial. Il est temps de me taire :

Phœbus volentem prælia me loqui,
Victas & urbes, increpuit lyra,
Ne parva Tyrrhenum per æquor
Vela darem.

Lib. IV. Ode XV. vers. 1. & seq.

Je suis pour toûjours avec une estime sincere & parfaite, Monsieur, &c.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maistres des Requestes ordinaires de nostre Hostel, Grand Conseil, Prevost de Paris, Baillifs, Seneschaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra Salut : Nostre bien amé JEAN-BAPTISTE COIGNARD, nostre Imprimeur ordinaire & de l'Académie Françoise à Paris, Nous ayant fait remontrer que depuis prés de vingt quatre ans il se seroit appliqué à l'impression des Ouvrages composez par l'Académie Françoise, & qu'en ladite qualité de son Imprimeur ordinaire il auroit reimprimé tous les Discours & Pieces de Poësie qui sont trouvez dignes de remporter les prix que ladite Académie donne; & les autres Discours & Pieces qu'elle juge dignes d'estre don-

nez au Public ; qu'il auroit aussi fait reimprimer en un Recueil tous les Discours prononcez, tant aux receptions des Académiciens, qu'en d'autres occasions differentes, mesme l'Histoire de ladite Académie Françoise, avec les sentiments de cette Compagnie sur le Cid ; lesquels Livres il desireroit reimprimer, & continuer à en donner de nouveaux Recueils à fur & mesure qu'ils se trouveront en estat d'estre donnez au Public ; & d'imprimer tous les Discours & autres Ouvrages de Prose ou de Poësie que l'Académie luy mettra entre les mains : lesquels Ouvrages il ne peut reimprimer ou imprimer de nouveau sans s'engager dans une tres grande despense. Nous voulant favoriser ledit COIGNARD, & l'encourager de satisfaire aux ordres que l'Académie Françoise luy voudra donner ; Nous luy avons permis & accordé, permettons & accordons par ces Presentes de reimprimer & continuer à imprimer tous *les Discours & Pieces de Poësie qui sont trouvez dignes de remporter le Prix de l'Academie Françoise, & les autres Discours prononcez tant aux Receptions d'Académiciens qu'en d'autres occasions, & generalement tous les Discours & Pieces de Poësie, que ladite Académie veut faire imprimer, avec la Relation contenant l'Histoire de l'Académie* : en telle forme, marge, caractere, en un ou plusieurs volumes conjointement ou separément, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & debiter par tout nostre Royaume pendant le temps de dix années consecutives, à compter du jour de la date desdites Presentes : Faisons défenses a toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression estrangere dans aucun lieu de nostre obeïssance ; & à tous Imprimeurs Libraires, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter, ni contrefaire lesdits Livres, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque pretexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, de traduction en Langue Latine, Langue Grecque, Langue Hebraique, ou autrement, sans le consentement par écrit dudit Exposant,

Expoſant, ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de ſix mille livres d'amende, contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hoſtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & intereſts, à la charge que ces Preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion deſdits Livres ſera faite dans noſtre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglements de la Librairie, & qu'avant que de les expoſer en vente il en ſera mis deux exemplaires dans noſtre Bibliotheque publique, un dans celle de noſtre Chaſteau du Louvre, & un dans celle de noſtre tres-cher & feal Chevalier Chancelier de France, le Sieur PHELYPEAUX, Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Preſentes, du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſant ou ſes ayans cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empeſchement. Voulons que la copie deſdites Preſentes qui ſera imprimée au commencement ou à la fin deſdits Livres, ſoit tenuë pour deuëment ſignifiée; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers & Secretaires, foy ſoit ajoûtée comme à l'original; commandons au premier noſtre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & neceſſaires ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel eſt noſtre plaiſir, DONNÉ à Fontainebleau le 24 jour du mois de Septembre l'an de grace 1713. & de noſtre Regne le 71. Par le Roy en ſon Conſeil, FOUQUET.

Regiſtré ſur le Regiſtre N. 3. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris page 658. N. 743. conformément aux Reglemens & notamment à l'Arreſt du Conſeil du 13. Aouſt 1703. Fait à Paris le 3. Octobre 1713.

Q

